

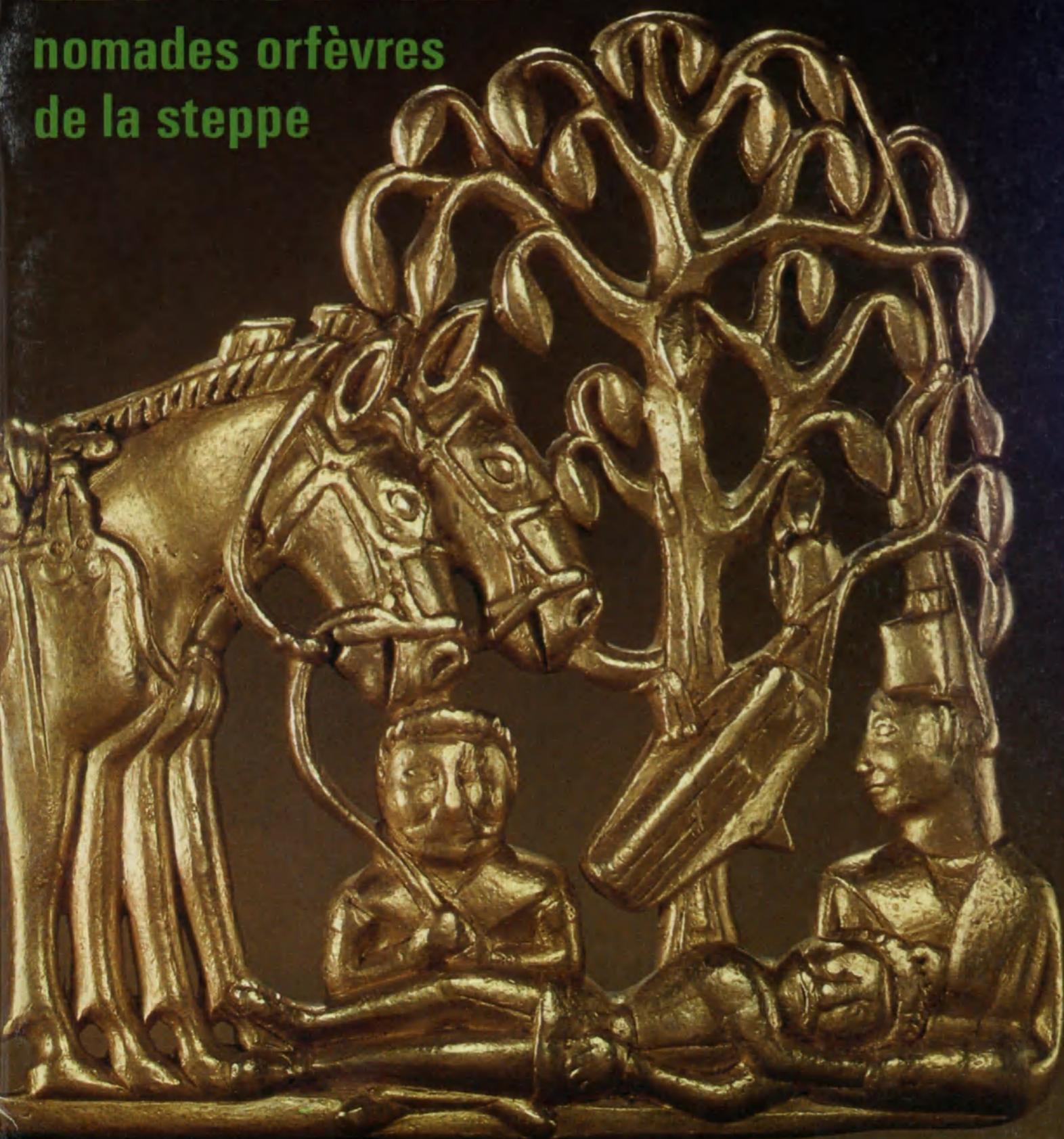
Décembre 1976
XXIX^e année
2,80 francs
français



Le **Courrier** Une fenêtre ouverte sur le monde

LES SCYTHES

nomades orfèvres
de la steppe





TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

115

Grèce

Le saint à tête de chien

Nombreuses sont les légendes de saint Christophe, qui devait son nom au fait que, passeur, il aurait fait traverser un cours d'eau au Christ. D'autres légendes rapportent qu'il s'agissait d'un géant à tête de chien qui ne prit figure humaine qu'après son baptême. Pour d'autres encore, saint Christophe, fort bel homme qui vécut au 3^e siècle, était continuellement importuné par les dames. Il pria Dieu de le tirer d'affaire et, miracle, les dames ne virent plus son beau visage que sous l'aspect d'une tête de chien. C'est sous ces traits qu'il a été maintes fois représenté, comme ici, peint à la fresque, en 1779 par un artiste grec, dans une église byzantine du 13^e siècle, à Lindos, petite ville de l'île de Rhodes.

PUBLIÉ EN 15 LANGUES

Français	Arabe	Persan
Anglais	Japonais	Hébreu
Espagnol	Italien	Néerlandais
Russe	Hindi	Portugais
Allemand	Tamoul	Turc

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

ABONNEMENT ANNUEL : 28 francs français. Envoyer les souscriptions par mandat C. C. P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris.
Reliure pour une année : 24 francs

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteurs en chef adjoints :
René Caloz
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Édition russe : Victor Goliachkov (Paris)
Édition allemande : Werner Merkli (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Édition-hindie : Krishna Gopal (Delhi)
Édition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Édition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)
Édition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Édition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Édition turque : Mefra Telci (Istanbul)

Rédacteurs :
Édition française : Philippe Ouannès
Édition anglaise : Roy Malkin
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Illustration : Anne-Marie Maillard †

Documentation : Christiane Boucher

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

ISSN 0304-3118
N° 12-1976 MC 76-3-327

pages

-
- 4 LE MONDE SCYTHE**
Univers culturel aux carrefours de l'Asie et de l'Europe dans l'Antiquité
par Boris B. Piotrovski
-
- 9 UN GRAND REPORTER CHEZ LES SCYTHES IL Y A 2 500 ANS**
Le témoignage d'Hérodote confirmé par l'archéologie
par Iaroslav V. Domanski
-
- 15 TROIS VASES CONTENT LA LÉGENDE DU ROI**
par Dimitri S. Raevski
-
- 17 QUATRE ARCHÉOLOGUES UKRAINIENS PRÉSENTENT LEURS DÉCOUVERTES**
par Ivan Artemenko
-
- 17 LE VASE D'OR DE GAIMANOV**
par Vassili Bidzilia
-
- 19 SUR LE COLLIER DU PRINCE**
par Boris Mozolevski
-
- 21 DIVINE CHASSERESSE POUR DIADÈME DE CHEVAL**
par Vitali Otrochtchenko
-
- 22 MERVEILLES DE L'ART SCYTHE**
Huit pages en couleur
-
- 31 PAZYRYK**
Dans les tombes gelées de Sibérie une vie qui semble s'être arrêtée hier
par Maria P. Zavitoukhina
-
- 34 SUR LE TATOUÉ DE PAZYRYK LA CULBUTE D'ANIMAUX FANTASTIQUES**
Photos
-
- 38 LES GRANDES CAVALERIES D'OUTRE-TOMBE**
par Mikhaïl P. Griaznov
-
- 42 LES CHAMANS ET LE VOYAGE MYTHIQUE VERS DES CONTRÉES FABULEUSES**
par Grigori M. Bongard-Lévine et Edvin A. Grantovski
-
- 48 LES OSSETES, SCYTHES DU 20^e SIÈCLE**
par Vassili I. Abaev
-
- 50 LATITUDES ET LONGITUDES**
-
- 2 TRÉSORS DE L'ART MONDIAL GRÈCE : Le saint à tête de chien**



Photo Lee Boltin
© The Metropolitan Museum of Art, New York

Notre couverture

Les cavaliers ont fait halte à l'ombre d'un arbre. Tandis que l'un d'eux tient par la bride les deux montures, l'autre, étendu de tout son long, laisse reposer sa tête sur les genoux d'une femme assise. Cette scène de la vie des nomades de la steppe se répète pour former une paire de plaques de ceinture symétriques, en or, qui fut un des bijoux de la collection d'art du tsar Pierre-le-Grand. Un témoignage parmi tant d'autres de la prodigieuse créativité des artistes de la steppe d'il y a 2 500 ans où galopaient cavaliers scythes et sibériens. C'est à cet univers culturel, surgi dans l'Antiquité aux carrefours de l'Asie et de l'Europe, que le Courrier de l'Unesco consacre ce numéro.

Ce cerf d'or repoussé (voir détail page 23) est un exemple achevé de l'art animalier purement scythe. Découvert dans une sépulture du Kouban, au nord-est de la Mer Noire, il témoigne de la maîtrise accomplie d'un orfèvre des steppes, au début du 6^e siècle avant notre ère. Pour reprendre les termes d'Alexandre Chkourko, archéologue soviétique spécialiste de l'art scythe de la haute époque « l'artiste n'a pas cherché à tout prix à restituer le modelé de l'animal ou les précisions anatomiques. Ce qu'il a voulu exprimer, c'est la tension farouche de la bête, sa force, quand elle est sur le point de fuir à toute vitesse. Tout l'ensemble de la composition, des formes ramassées du corps aux andouillers décorativement déployés en volutes, atteint à la concision d'un blason ». Le cerf est, en effet, l'un des motifs de prédilection de l'art des Scythes.

par
Boris B. Piotrovski

BORIS BORISSOVITCH PIOTROVSKI, archéologue soviétique, est un spécialiste mondialement connu de l'histoire et de l'art scythes. Membre de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. et de la République socialiste soviétique d'Arménie, il dirige le Musée de l'Ermitage (Léningrad) qui possède une des plus importantes collections d'objets scythes. Il est aussi professeur d'histoire orientale ancienne à l'Université de Léningrad. Auteur de nombreuses études sur l'histoire, la culture et l'art de l'Orient ancien et du Caucase, le professeur Piotrovski est membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, de la British Academy et de l'Académie des Sciences de Bavière.

LE MONDE SCYTHE

Photo L. Tarassova © Éditions d'art Aurora, Léningrad

LE monde scythe ne s'est ouvert dans toute son ampleur et toute sa réalité que récemment. Pourtant, nous possédions déjà et depuis longtemps, des informations sur les Scythes, peuple qu'il ne faut pas classer parmi les peuples oubliés.

Hérodote, au 5^e siècle avant notre ère, nous a laissé un récit détaillé sur les Scythes, où il rapporte les légendes, locales et grecques, relatives à leur origine. D'après ces légendes, le pays des Scythes aurait d'abord appartenu aux Cimmériens.

Hérodote connaissait les Scythes du nord de la Mer Noire. Ils étaient en relation avec les colonies grecques de la région et leurs *kourganes* (ou tertres funéraires) marquèrent durablement le paysage des steppes.

De nombreuses légendes couraient sur les richesses qui y étaient enfouies et il est vrai qu'en les pillant les chercheurs de trésors eurent souvent la main heureuse.

Ces kourganes furent élevés par divers peuples nomades de la steppe, mais un grand nombre d'entre eux

un univers culturel aux carrefours de l'Asie et de l'Europe dans l'Antiquité



étaient le fait des Scythes et les archéologues y ont trouvé de remarquables objets d'art ancien. D'ailleurs, les chercheurs en Ukraine continuent d'annoncer presque tous les jours de nouvelles découvertes concernant la culture scythe, surtout celle remontant aux 5^e-3^e siècles avant notre ère.

Il y a déjà bien longtemps que des fouilles ont été entreprises dans les kourganes. En 1763, près d'Elizavetgrad (actuellement Kirovograd) en Ukraine, on fouilla le kourgane d'une riche sépulture du début de l'époque scythe; elle livra un grand nombre

d'objets d'or et d'argent. Parmi ceux-ci, une acinace (ou épée courte) en fer, sur le fourreau et la poignée de laquelle étaient représentées des créatures fantastiques et des divinités anthropomorphiques, près d'un arbre sacré, le tout exécuté dans le style de l'Orient ancien.

Ces remarquables objets entrèrent à la *Kunstammer*, ou cabinet d'art, fondée par Pierre I^{er}, en 1714.

A la *Kunstammer* se trouvaient déjà des objets en or, provenant des kourganes de Sibérie, que l'on attri-

bua par la suite aux Scythes. Ils y étaient entrés en 1715 et en 1716, offerts au tsar par un propriétaire de mines et d'usines métallurgiques dans l'Oural, N. Demidoff, et par le gouverneur de Tobolsk, le prince Gagarine.

En 1718, un oukase gouvernemental ordonnait qu'en Russie soient « recueillis dans la terre et dans l'eau les vieilles inscriptions, les armes anciennes, la vaisselle et tout ce qui est vieux et sort de l'ordinaire ».

« La mystérieuse et merveilleuse collection d'antiquités sibériennes de

► la *Kunstammer* », comme l'appelaient les archéologues du début du 19^e s. ne fut identifiée que lorsque la culture scythe fut étudiée sur un vaste territoire.

Les archéologues ne remarquèrent que peu à peu la ressemblance entre de nombreux éléments de culture allant du Danube à l'Ouest, jusqu'à la Grande Muraille de Chine à l'Est, sur la large bande de steppes, de contreforts et d'alpages compris entre le 40^e et le 50^e parallèles.

À l'époque scythe, on trouvait sur cet immense territoire de plus de 7 000 km les mêmes décorations de harnais, les mêmes courtes épées en fer, les mêmes pointes de flèche trilobées, ornées de la même façon. La proximité d'autres cultures se traduit par la large diffusion de représentations d'animaux réalisées dans ce que l'on a appelé « le style animalier scytho-sibérien ».

Mais ces liens interculturels existaient aussi auparavant. On les observe très nettement avant les Scythes, à l'époque cimmérienne dès le 8^e s. av. notre ère, et en particulier dans les fouilles du kourgane Arjan, situé dans la région autonome de Touva (voir article page 38).

Outre des objets semblables à ceux trouvés en Ukraine et en Bulgarie, on a découvert dans une sépulture de chef des fragments de tissus originaux d'Iran qui avaient presque deux siècles de plus que le célèbre tapis iranien des kourganes de Pazyryk dans l'Altaï (voir article page 31).

Ainsi, dès l'époque cimmérienne se trouvaient réunies les conditions permettant des relations entre territoires éloignés et déterminant un type d'économie d'élevage semi-nomade dans lequel l'élevage des chevaux jouait un rôle considérable car il rendait possibles les déplacements sur de grandes distances.

Les relations entre tribus compensaient l'insuffisance en ressources naturelles dans ces régions isolées : plus particulièrement l'absence de gisements de métaux sur l'immense territoire de diffusion de la culture scythe où les œuvres d'art les plus remarquables étaient réalisées en or, en argent et en bronze d'excellente qualité.

Les gisements de ces métaux étaient rares et l'étain qui, avec le cuivre, est l'une des composantes essentielles du bronze, était totalement absent du territoire allant du Danube au Kazakhstan oriental (bien qu'on en trouve en Bohême).

Bien entendu, les relations n'étaient ni immédiates ni directes entre les parties orientales et occidentales de ce monde nomade des steppes. L'emprunt et la diffusion de ces traits culturels communs avaient lieu par « estafette » d'un groupe de tribus à l'autre, sans que l'on sache très bien où se situait le point de départ.

Il faut également penser à la facilité de déplacement de ces tribus d'éle-

veurs qui savaient très bien manier les troupeaux de chevaux. Les cavaliers bien armés représentaient toujours des détachements militaires d'une grande mobilité, et Hérodote nous parle des lointaines campagnes des Cimmériens, et des Scythes, en Asie antérieure.

Les récits d'Hérodote ont été confirmés à notre époque par des documents orientaux anciens. Ce sont tout d'abord les matériaux archéologiques et les textes écrits assyriens. Des inscriptions sur tablettes d'argile, conservées dans les archives de Ninive, font état de l'apparition de Cimmériens en Asie occidentale dès le milieu du 8^e siècle avant notre ère.

Au 7^e siècle, les Scythes participèrent à l'écrasement de l'Assyrie, ce qui transparaît dans la chronique du roi babylonien Nabopolassar qui décrit les événements qui se sont succédés de 616 à 609, et dans le récit que l'historien arménien du 5^e siècle, Movssès Khorenatsi fait de la chute de Ninive.

MON ROYAUME POUR UN CHEVAL

Certains bijoux des Scythes livrent maints détails sur les mœurs et coutumes de ces nomades des steppes. Ainsi des motifs décoratifs de ce torque, collier d'or torsadé non fermé. Deux cavaliers scythes se font face; ils portent le caftan, manteau serré à la taille, de longs pantalons retenus par une lanière sous la botte. Ils montent à cru, sans étriers. L'avant-train des chevaux sort de la torsade du torque proprement dite, elle-même travaillée en ovales et palmettes incrustées d'émail : les crinières sont taillées, les mors et harnais exactement ouverts. L'ensemble de ce collier d'or, qui pèse plus de 260 grammes, a été découvert en 1830 dans une sépulture de Crimée. Il s'agit d'un travail de style gréco-scythe du 4^e siècle avant notre ère.

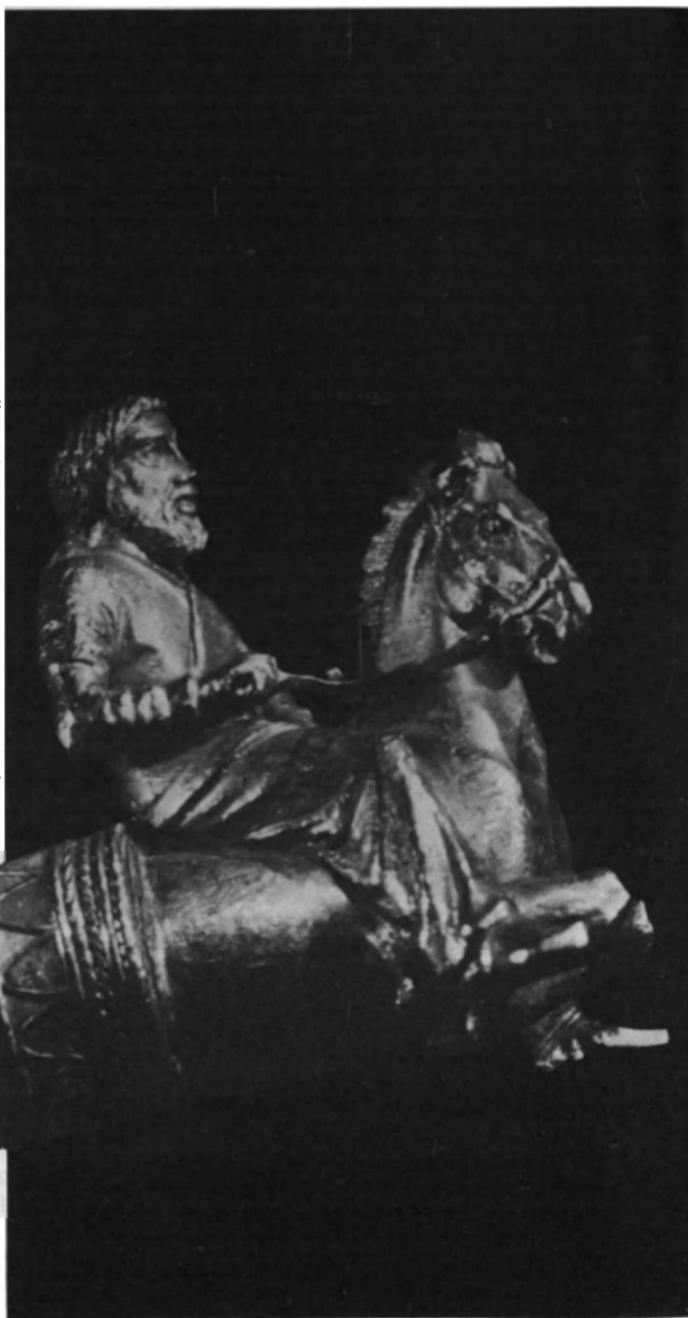


Photo L. Tarassova © Éditions d'art Aurora, Leningrad

Lors des fouilles des forteresses ourartéennes en Transcaucasie (Karmir-Blour) et dans la partie centrale d'Ourartou (région du lac Van), datant du 7^e siècle avant notre ère, on a trouvé des parures de harnais, des armes en fer, des colliers de verroterie qui corroborent les découvertes faites dans les sépultures scythes archaïques de Pridnieprov.

Ce qu'on a appelé le « trésor de Ziwiyé », découvert à la fin de la Seconde Guerre mondiale, a rendu manifestes les liens des Scythes avec l'Asie antérieure. Parmi les objets trouvés à Ziwiyé qui, comme on devait l'apprendre par la suite, n'appartenaient pas au trésor mais à un sépulcre de la fin du 7^e siècle avant notre ère, on distingue nettement un groupe d'objets où des représentations dans le style de l'Orient ancien sont associées à des éléments caractéristiques de l'art scythe.

Les objets d'or de style scythe de Ziwiyé ont des analogies avec

les objets trouvés dans les kourganes scythes, dont l'épée à la poignée et au fourreau en or trouvée en 1763 dans le kourgane de Kirovograd (Ukraine), et une épée de même style et une hache en fer à poignée d'or des kourganes de Kelermès (Kouban) fouillés en 1902.

Sur ces objets, des éléments scythes (cerf couché) sont associés à des éléments de l'Orient ancien (arbre sacré au milieu de divinités, animaux fantastiques) et il n'est sans doute pas inexact de penser que ces objets étaient des copies de style ourartéen, comprenant des éléments de pur style scythe.

On a tenté de faire remonter l'origine de l'art scythe aux campagnes des Scythes en Asie antérieure, mais cette thèse se trouve contredite par les objets scythes et pré-scythes trouvés en Sibérie, où sont déjà présents des éléments du « style animalier », et qui précèdent dans le temps les objets d'art découverts à Ziwiyé.

Le terme « scythe » englobe de nos jours beaucoup de tribus et de races différentes, d'une origine ethnique distincte, bien qu'on puisse déceler des traces iraniennes dans les noms propres et dans la toponymie.

Mais les archéologues ont nettement montré que les premiers monuments scythes de la région de la Mer Noire sont reliés aux cultures de la steppe datant du deuxième millénaire avant notre ère.

Le terme « scythe » ne désigne souvent que les tribus des steppes de la Mer Noire. Nous l'utilisons au sens large, comprenant dans l'expression « le monde scythe » un conglomérat de tribus diverses relevant d'une communauté économique et culturelle, et occupant un vaste territoire.

Dans les steppes préouraliennes du Don et de la Volga, fleurit entre le 6^e et le 3^e siècles avant notre ère une culture proche de celle des Scythes de la Mer Noire, dont les représentants étaient appelés Sauro-

mates par les Grecs. C'est par eux que la liaison se fit avec les tribus du Kazakhstan oriental. Un brillant exemple de leur culture nous est fourni par le kourgane de Tchilikline qui date du 6^e siècle avant notre ère et où furent trouvées des plaquettes représentant des cerfs allongés.

A travers la steppe kazakh, des relations s'établirent avec le massif de l'Altai, en Sibérie. Là, les objets des kourganes que l'on a fouillés se sont assez bien conservés, grâce au permafrost (sol gelé en permanence), et un grand assortiment d'objets en bois, en os, en feutre et en métal fait apparaître très clairement les liens qui unirent cette culture à la Chine, à l'Iran et aux Scythes.

Les colonies grecques installées sur les bords de la Mer Noire, à la fin du 7^e siècle avant notre ère, exercèrent une influence précise sur le développement de la culture scythe de cette région.

Mais les Scythes avec lesquels les Grecs entrèrent en contact avaient déjà une culture originale et les objets grecs en or confectionnés spécialement pour les Scythes se distinguent facilement des objets scythes propre-



ment dits. Nous connaissons très bien ces deux types d'objets grâce aux fouilles.

Les premières fouilles qui inaugurèrent l'étude systématique des antiquités scythes furent celles, en 1830, du kourgane Koul-Oba, près de Kertch. Dans son caveau de pierre était conservée une riche sépulture du 4^e siècle avant notre ère, comportant de remarquables œuvres de joaillerie grecque, parmi lesquelles se trouvaient des objets réalisés tout spécialement pour les Scythes.

C'est là que l'on trouva un torque en or avec des Scythes cavaliers aux extrémités. Un vase en électrum (alliage d'or et d'argent) présentait un intérêt particulier. Sur sa panse avaient été placés quatre groupes de personnages illustrant le récit mythique que les Grecs faisaient des origines du royaume scythe, tel que l'a raconté Hérodote. Sur le vase sont représentés les trois fils d'Héraclès



Photo Lee Boltin © The Metropolitan Museum of Art, New York

GUERRIERS ET LIONS au sommet d'un peigne en or. Cette pièce absolument unique du 4^e siècle avant notre ère a été trouvée dans une sépulture scythe du Bas-Dniepr, à Solokha en Ukraine. Un groupe de guerriers surmonte une frise de cinq lions couchés, personnages modelés en une sorte de double relief : la scène est visible sur les deux faces. Un des cavaliers menace de sa lance son adversaire démonté. Ces trois guerriers barbus sont bien scythes, mais l'orfèvre grec qui réalisa ce peigne de 10 cm de large a ajouté quelques éléments grecs à l'œuvre, notamment les casques et l'armure (voir article page 15).

► (le Targitaos scythe) et de la déesse à la queue de serpent, qui, pour monter sur le trône devaient bander l'arc qu'Héraclès avait laissé à leur mère. Seul le plus jeune, nommé Skythès, réussit, les autres se blessèrent en essayant de tendre l'arc (voir article page 15).

Dans la deuxième moitié du 19^e siècle, on fouilla de nombreux kourganes des steppes de la région de la Mer Noire, de Crimée et du Nord du Caucase où l'on trouva des exemples authentiques d'art scythe et d'œuvres que les artistes grecs exécutaient pour les Scythes. On y voit des motifs scythes caractéristiques, comme la panthère, le cerf couché à la grande ramure. Il n'est pas impossible que ces représentations aient été des symboles de tribus; dans les kourganes du Kouban du 6^e siècle avant notre ère, de grosses plaques en or représentant des animaux étaient fixées aux boucliers et servaient souvent à orner les carquois.

Les relations que les Scythes eurent avec leurs voisins occidentaux et méridionaux sont apparentes dans les objets trouvés dans les kourganes, comme en Ukraine où l'on trouve souvent des objets thraces, comme, par exemple, un assortiment de plaquettes de harnais en argent où furent ingé-

nieusement sculptées de petites têtes d'animaux, provenant du kourgane « Khomina mogila », fouillé en 1970.

Dans le kourgane de Tchertomlyk, fouillé par Zabeline, où l'on découvrit la célèbre amphore d'argent décorée d'une frise en relief représentant des Scythes éleveurs, se trouvait aussi une acinace ou courte épée en fer à poignée d'or, qui est un très bel exemple de l'art iranien du 5^e siècle av. notre ère. La poignée se termine par deux têtes de veau et sur le manche est représentée une scène de chasse.

Cette épée, probablement un trophée de guerre entre Grecs et Perses ou bien entre Scythes et Perses, était glissée dans un fourreau dont le placage en or de style grec montre une scène de combat contre des Perses. Composition qui rappelle celle de la bataille de Marathon que l'on trouve dans les temples grecs du 5^e-4^e siècle avant notre ère.

Les objets iraniens achéménides n'étaient pas rares dans les kourganes scythes. Ainsi, dans un des caveaux du kourgane de la « Grande Bliznitsa », fouillé à Taman en 1864-1868, on a trouvé un sceau achéménide en calcédoine, monté sur anneau d'or, qui représente le roi luttant contre un lion, et également une amulette, la tête en faïence du dieu égyptien Bès, nabot au visage monstrueux coiffé de plumes ou de feuilles de palmier.

Cet objet égyptien est peut-être venu par l'intermédiaire de l'Iran, comme ce vase égyptien en albâtre sur lequel on trouve le nom du roi achéménide Artaxerxès en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes.

La culture des Scythes révèle donc les relations qu'ils entretenaient avec les pays proches et lointains qui permirent les contacts entre l'Europe orientale et l'Extrême-Orient tout au long de ce large corridor qui reliait l'Ouest à l'Est au milieu du premier millénaire avant notre ère, préparant la célèbre route de la soie qui exista jusqu'au 16^e s., allant des rives orientales de la Méditerranée au Fleuve Jaune, en passant par l'Iran, l'Asie centrale et le Turkestan chinois.

Le monde culturel scythe fut donc de la plus haute importance dans l'histoire de l'Antiquité.

Boris B. Piotrovski

UN GRAND REPORTER CHEZ LES SCYTHES IL Y A 2500 ANS

le témoignage
d'Hérodote
"père de l'histoire"
chaque jour confirmé
par l'archéologie

par
Iaroslav V. Domanski

NATIF de la ville grecque d'Halicarnasse, Hérodote voyageait beaucoup. Jeune homme, il quitta sa ville natale (vers le milieu du 5^e siècle avant notre ère) et ses préégrinations le menèrent à travers le monde contemporain de l'Hellade et de l'Orient.

Hérodote visita Babylone et la Sicile, les bords du Nil et la Thrace, au nord de la péninsule balkanique, les îles de la mer Égée et les villes du Péloponnèse, et d'autres lieux encore, fort éloignés les uns des autres.

Il parvint ainsi jusqu'à Olbia, l'une des colonies grecques les plus septentrionales, située sur la Mer Noire à l'embouchure du fleuve Boug.

À l'époque où l'infatigable voyageur visita la ville, Olbia existait déjà depuis un siècle et demi. La ville florissait, justifiant pleinement son nom, *olbia* signifiant en grec « heureuse ». Mais la vie de la cité, son présent et son passé n'intéressaient pas particulièrement Hérodote, en général si avide de connaissances.

Son attention était attirée par les espaces infinis de la steppe qui commençaient sitôt franchis les murs de la ville. C'est là que vivaient les Scythes, ce peuple vainqueur du roi perse Darius I^{er}, lors d'une guerre dure et épuisante.

Les Grecs aussi firent la guerre aux Perses pendant de nombreuses années. Hérodote voulait raconter l'histoire de ces guerres gréco-perses, histoire dont une partie serait consacrée aux Scythes.

Photo L. Tarassova © Editions d'art Aurora, Leningrad.

Cette amphore à vin d'argent doré montre en sa frise supérieure, relief couronnant le décor animalier et végétal des flancs, des Scythes capturant des chevaux sauvages. Elle a été découverte à Tchertomlyk, dans les steppes du Dniepr (URSS), berceau par excellence de la civilisation scythe. À l'instar d'autres pièces d'orfèvrerie trouvées en Ukraine, cette amphore est probablement due, 4 siècles avant notre ère, à un artiste de la colonie grecque de la presqu'île de Kertch, sur la Mer Noire. Ces Grecs connaissaient parfaitement les us et coutumes des nomades scythes.

IAROSLAV VITALIEVITCH DOMANSKI, archéologue soviétique réputé, est un spécialiste de l'Antiquité dans les régions au nord de la Mer Noire. Collaborateur scientifique du Musée de l'Ermitage à Leningrad, il a longtemps dirigé les fouilles dans la vallée du Boug (Ukraine).

▶ A Olbia, Hérodote observait ce qui l'entourait et écoutait les habitants — Scythes et Grecs — lui parler de la Scythie. Les renseignements les plus divers lui étaient fournis sur la vie de ce monde étranger aux Grecs de l'Hellade par des gens qui avaient passé toute leur vie dans les steppes et avaient visité les contrées, proches et lointaines, situées au nord de la Mer Noire. Vie inconnue pour Hérodote et d'autant plus étonnante et surprenante.

Résolu à recueillir et à noter tout ce qui le frappait, Hérodote tint compte de tous les faits (souvent même de fables) que lui rapportaient ses nombreux informateurs au nombre desquels Tymnès, homme de confiance du roi Ariapeithès.

Hérodote mêla ses propres observations et les renseignements recueillis en une peinture chatoyante de la vie des Scythes; passé et présent, essentiel et insignifiant, authentique et fantaisie s'entremêlent dans sa relation.

L'image du monde scythe qui s'est imposée à Hérodote lors de son séjour à Olbia se retrouve dans l'ouvrage qu'il devait par la suite intituler *Histoires*. Hérodote devint le premier grand historien de l'humanité et son œuvre, la première grande œuvre historique.

Une place considérable, même si ce n'est pas la plus importante, y est consacrée aux Scythes, l'un des premiers peuples de l'Antiquité qui ait vécu sur l'actuel territoire de l'Union soviétique et dont on connaisse le nom.

Hérodote séjourna à Olbia aux environs de 450 avant notre ère et, en 445 déjà, la lecture de fragments de son récit à Athènes lui valut un prix.

Donnons la parole au « père de l'histoire » : « Le territoire des Scythes, qui est une plaine, abonde en pâturages et en eau, et des fleuves le sillonnent ». « Les Scythes n'ont ni villes ni murailles construites, mais ce sont tous des porte-maison et des archers à cheval. Ils ne vivent pas du labourage mais de leur bétail et ont leurs habitations sur des chariots ». C'est ainsi qu'Hérodote décrit la Scythie, ses habitants et leur mode de vie nomade.

Des campements dans la steppe... Des hordes en mouvement : hommes, bétail et chariots couverts, sur les vastes espaces « d'une plaine qui s'étend à l'infini », manifestation du Danube au Don. Dans les chariots couverts, femmes et enfants s'entassaient. Les hommes sont à cheval, en campagne. Cavaliers passés maîtres dans le maniement de l'arc et de la lance, ils protègent sans relâche chariots couverts et troupeaux.

« Sur toute la terre des Scythes on ne rencontre pas un seul arbre ». Les Scythes apprirent à se passer de bois. Pour cuire la viande, ils utilisaient les os de l'animal. La viande allait dans le chaudron, les os dessous : « le bœuf se fait bouillir lui-même ». Ils prépa-

SERMENT DE FRATERNITÉ DEUX = UN

Comme maints bijoux scythes, cette sorte de broche d'or, destinée à orner un vêtement (à droite), nous révèle une coutume des nomades des steppes, d'ailleurs attestée par Hérodote : le serment de fraternité. Deux hommes sont accroupis face à face, profils des visages accolés. Dans l'unique coupe que chacun d'eux tient d'une main, ils ont mêlé au vin un peu de leur sang. Subtilité tout à la fois du symbole et de l'art : leurs deux visages vus de profil n'en font plus qu'un vu de face, comme le montre le détail agrandi (tout à droite) Cette double « lecture », fréquente dans les représentations animales (voir photo couleur de la page 28), est très rarement appliquée à la figure humaine. Étonnant témoignage de la virtuosité des orfèvres scythes, cette broche (près de 4 cm de haut) date du 4^e siècle avant notre ère.

Photos L. Tarassova © Editions d'Art Aurora, Léningrad



CORTÈGE BUCOLIQUE





Bouquetins et bœliers gambadant entre fleurs et palmettes depuis deux millénaires et demi entre des torsades d'or (ci-dessous) nous apportent un écho bucolique de la vie des pasteurs nomades, éternelle poursuite de l'eau et des pâturages à travers l'immensité des steppes. Il s'agit là du motif central d'un collier d'or découvert en 1868 dans une sépulture de la Grande Bliznitsa près de la mer d'Azov. A ce chef-d'œuvre, longtemps tenu pour sans pareil dans la joaillerie scythe, est venu s'ajouter en 1971, un collier princier de même caractère, plus somptueux encore (voir page 19).



raient également la viande en la mettant à cuire dans la panse de la bête.

Les Scythes se nourrissaient aussi de lait de jument. Mais ils buvaient en outre de grandes quantités de vin importé. Les Grecs s'étonnaient de les voir boire du vin sans le couper d'eau. « Sers-moi à la scythe ! » disaient-ils quand ils voulaient s'enivrer.

Les Scythes — enfants de la steppe — étaient des éleveurs nés, mais ils continuaient à pratiquer la chasse aux animaux sauvages, héritage d'un lointain passé.

« La terre est propice aux Scythes et les fleuves leur prêtent leur concours ». Ainsi, le Dniepr « qui procure le plus de ressources : il donne de très beaux pâturages d'un excellent rapport pour le bétail, des poissons de qualité supérieure et en très grande quantité; son eau est très agréable à boire et l'herbe, là où l'on ne sème pas, pousse très haute. »

Remarquons qu'Hérodote a surtout mis l'accent sur les nomades, il n'ignorait toutefois pas l'existence de cultivateurs en Scythie. D'après lui : « les Scythes ont en abondance ce qui est de première importance ». Et pourtant, la vie des Scythes était rude et, à travers leurs coutumes, transparaît la cruauté du temps.

Le « père de l'histoire » nous décrit aussi leurs coutumes, et surtout les coutumes guerrières. Règle absolue chez les Scythes : absence de pitié envers l'ennemi et fidélité envers les compagnons d'armes. Le serment d'amitié était d'ailleurs scellé au cours d'un rituel. Ceux qui y prenaient part versaient des gouttes de leur sang dans une coupe de vin. Ils y trempaient ensuite un glaive, des flèches, une hache et un javelot. Après de longues incantations, ceux qui se liaient par le serment du sang, buvaient le contenu de la coupe.

Chez les Scythes, d'après Hérodote, « l'usage n'est pas d'élever des statues de culte, des autels ni des temples. » Mais les dieux existaient : il les énumère et les compare aux dieux du panthéon grec, révélant par là-même le rôle attribué à telle ou telle divinité.

Ainsi, par exemple, Tabiti, la Hestia locale, déesse du foyer domestique, Papios (Zeus), maître souverain du ciel, sa femme Api (Gaïa) déesse de la terre; ces trois divinités étaient les plus vénérées.

Héraclès figurait également parmi les dieux scythes sous le nom de Targitaos, héros d'une légende sur l'origine du peuple scythe où on le tenait pour le dieu et l'ancêtre fondateur.

Des animaux domestiques, des chevaux surtout, étaient offerts en sacrifice à tous les dieux, et surtout à Arès, dieu de la guerre, le seul à qui l'on dressait des autels. Ceux-ci revêtaient la forme d'immenses tertres de branchage au sommet desquels était planté un antique glaive de fer. Des animaux ainsi qu'une partie des prisonniers étaient sacrifiés au glaive. ▶

Les Scythes avaient beaucoup de devins. Ceux-ci exerçaient la divination en se servant de baguettes de saule qu'ils étalaient par terre. On convoquait les devins au chevet du roi lorsque celui-ci était malade. Ils devaient révéler le nom de celui qui ayant prêté un faux serment en jurant par les dieux du foyer royal, était, pensait-on, à l'origine de la maladie du roi. Cet homme devait mourir. Mais si la majorité des autres devins l'acquittait, les devins malchanceux étaient exécutés.

Les Scythes croyaient en l'au-delà qu'ils se représentaient comme le prolongement et la répétition de la vie réelle. La croyance en l'immortalité faisait partie intégrante de leur société. Hérodote décrit de façon détaillée les funérailles d'un roi scythe et la vie qu'on lui « préparait » dans l'autre monde, semblable à celle qui l'avait précédée.

Lorsque le roi mourait, on creusait dans la terre une grande fosse carrée. Le corps, une fois embaumé, était placé sur un chariot et transporté de tribu en tribu. Tous les Scythes qui se portaient à la rencontre du défunt se coupaient un morceau d'oreille, tondaient leurs cheveux, se faisaient des incisions aux bras, se déchiraient le front et le nez et s'enfonçaient des flèches à travers la main gauche.

Puis on revenait vers le tombeau du roi. Là « ils déposent le cadavre dans la chambre funéraire, sur un lit de verdure, plantent en terre des piques de part et d'autre du mort, placent dessus, en travers, des pièces de bois qu'ils recouvrent de nattes de roseaux; dans l'espace laissé libre de la chambre, ils ensevelissent, après les avoir étranglés, une des concubines du roi, son échanson, un cuisinier, un palefrenier, un valet, un porteur de messages, des chevaux, une part choisie de toutes ses autres appartenances, et des coupes d'or... Cela fait, tous travaillent à élever un grand tertre, rivalisant avec zèle pour qu'il soit le plus grand possible. »

Mais la cérémonie funéraire ne prenait pas fin pour autant. Un an après, on choisissait cinquante serviteurs du roi que l'on mettait à mort; ainsi que cinquante chevaux. On attachait les chevaux avec leurs brides et leurs mors à des pieux et des demi-roues de bois et on asseyait sur les chevaux tous les jeunes gens qui avaient été mis à mort. « Après avoir dressé ce genre de cavaliers en cercle autour du tombeau, les Scythes se retirent ».

Devoir absolu pour tout Scythe : l'observance des coutumes et la fidélité aux dieux. L'apostasie était sévèrement punie. A Olbia, on raconta à Hérodote le sort tragique du roi scythe Skylès, fils du roi Ariapeithès et d'une Grecque.

Il parlait et écrivait couramment le grec. « Or, régnant sur les Scythes, Skylès n'avait aucun goût pour la vie à la mode scythique ».

Il possédait un somptueux palais à Olbia où il se rendait souvent et où vivait une de ses femmes originaire de la ville. Skylès s'habillait à la grecque à Olbia, suivait les coutumes grecques et accomplissait les sacrifices qu'exigeait le rituel grec. Il prit même part aux mystères de Dionisos.

Les Scythes réprouvaient les transports dionisiaques des Grecs. Visitant Olbia, ils virent Skylès en état d'extase. Leur indignation eut pour conséquence une insurrection contre leur roi. Skylès s'enfuit en Thrace; mais après un certain temps, il fut livré à son successeur qui ordonna de le décapiter. « Tel est le respect des Scythes pour leurs propres coutumes et les châtements qu'ils infligent à ceux qui y ajoutent des pratiques étrangères. »

Bien des choses étonnèrent Hérodote en Scythie, mais surtout leur mobilité, ce trait caractéristique qu'il mentionne plusieurs fois : « Pour l'une des affaires humaines, la plus importante, la nation scythe a imaginé, de toutes celles que nous connaissons,

la solution la plus sage. Ce qu'ils ont inventé, comme je le dis, de première importance, c'est une façon d'empêcher qu'aucun agresseur qui marcherait contre eux ne s'échappe et qu'aucun ne puisse les atteindre s'ils ne veulent être découverts. »

Le récit d'Hérodote contient en outre nombre d'informations historiques, géographiques et ethnographiques.

La description de la campagne entreprise contre les Scythes par les Perses de Darius est truffée de récits et de notations qui sont autant de sources d'informations sur la vie dans l'Antiquité. C'est ainsi qu'Hérodote nous livre des détails du plus haut intérêt sur le régime social des Scythes.

Mais ce n'est souvent qu'en passant que le « père de l'histoire » donne ces quelques précisions, mettant ainsi dans l'embarras ceux qui, aujourd'hui, se penchent sur son œuvre et sur les Scythes. On ne peut, en effet, qu'interpréter les matériaux qu'il nous fournit en les confrontant à d'autres sources.

On peut penser, à partir d'Hérodote, que la société des Scythes était composée de clans. Le clan avait pourtant perdu, à cette époque, sa signification, même si les anciens liens jouaient encore un rôle important et même si certaines actions étaient accomplies en commun par tous les membres d'un clan. Car la grande famille patriarcale était devenue la cellule de base de la société. C'est précisément cette organisation patriarcale qui transparait dans les coutumes scythes, ordre fondé sur la suprématie de l'homme et la dépendance de la femme.

L'égalité de tous les membres d'un clan disparut peu à peu au profit de la notion d'homme libre. Plus ou moins riches, plus ou moins pauvres, ils constituaient la plus grande partie de la population scythe. Mais Hérodote mentionne aussi les esclaves.

DU BOUDOIR À LA CUISINE



1

Photo L. Tarassova
© Éditions d'art Aurora,
Léningrad



2

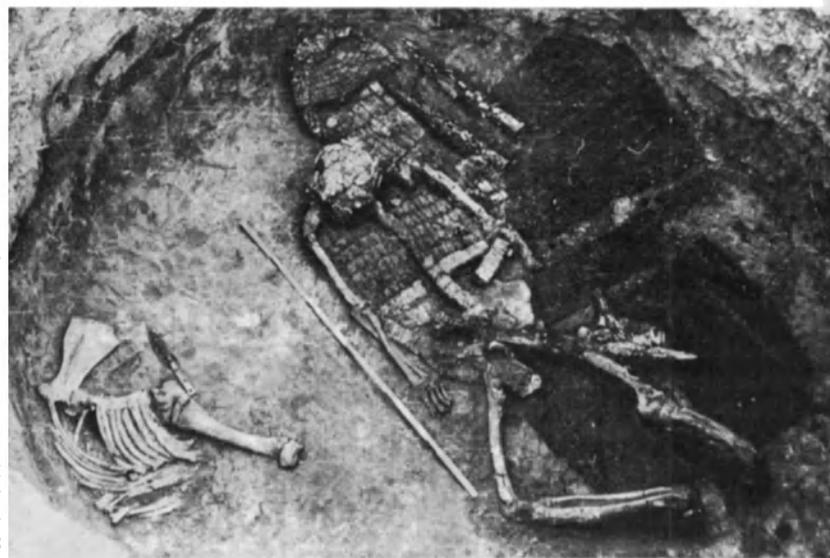
Photos A. Boulgakov
© Éditions d'art Aurora, Léningrad



3

LA MODE DU JOUR POUR CUIRASSES ET JAMBIÈRES

On a pu reconstituer avec la plus minutieuse précision la mode d'il y a 2 500 ans pour les vêtements et l'équipement des cavaliers scythes (dessin à droite). En Ukraine, une sépulture a en effet livré, dans un remarquable état de conservation, l'ultime parure d'un guerrier inhumé au 5^e siècle avant notre ère (ci-dessous). Le casque conique à oreillettes, le dossard de cuir couvert d'écaillles métalliques, le ceinturon à plaques de bronze et la cuirasse étaient en place. Éléments discernables, pour la plupart, sur une stèle de pierre de même époque (à gauche), de même que la grande épée, le poignard dans son fourreau, le « rhyton », sorte de timbale en forme de corne, le « goryte », carquois pour l'arc et les flèches. L'équipement comprenait aussi des jambières lacées sur le pantalon, lui-même enfilé dans les bottes de feutre à semelle plate.



Le reste, la minorité, était composé par la noblesse, aristocrates de rang varié, chefs de familles riches, membres de l'entourage du roi, chefs de guerre. Au sommet de la hiérarchie, se tenait le roi.

L'union des tribus formait le royaume scythe. A l'époque de la campagne de Darius (fin du 6^e siècle avant notre ère), trois rois régnaient sur trois royaumes distincts, le plus important étant Idanthyrsus, roi de Scythie. Le royaume était lui-même divisé en nomes (régions) administrés par un nomarque, chef des armées du nome. Seul le roi commandait toute l'armée des Scythes.

Il jouissait d'un immense pouvoir que le conseil ne pouvait restreindre qu'en de très rares occasions. En temps de guerre, non seulement le roi dirigeait les armées mais il répartissait aussi le butin. Sous peine de mort, chaque Scythe devait obéissance et service au roi. Le roi était aussi accompagné dans l'autre monde par ses biens personnels, par de nombreux serviteurs et par des chevaux que l'on mettait à mort à cette occasion.

Le roi scythe était avant tout un chef militaire. La guerre, passe-temps favori, était une source d'enrichissement, qui accroissait les pouvoirs de

l'aristocratie. Imbus de leurs traditions et coutumes guerrières, les Scythes ne se séparaient jamais de leurs armes.

Des principes démocratiques, issus du régime des clans subsistent encore à cette époque et se manifestent sous forme d'assemblées populaires composées de tous les guerriers. Ces assemblées se tenaient dans les nomes et avaient à connaître des affaires importantes voire même du destin des rois. Le sort de Skylès fut sans doute tranché lors d'une de ces assemblées.

Tout ce que décrit Hérodote (sauf quelques incursions dans le passé) se situe au milieu du 5^e siècle avant notre ère. Il ne s'agit donc que d'un court fragment de l'histoire scythe; car leur vie se poursuivra pendant plusieurs siècles encore.

Les Scythes occupèrent l'arène du monde pendant environ mille ans, à peu près autant que la Rome antique; immense intervalle de temps, saturé d'événements dont nous ignorons presque tout. Mais ce que nous en savons, nous montre les Scythes comme un peuple au destin dramatique.

Au 7^e siècle avant notre ère, en effet, les Scythes étaient la terreur de l'Occident; ils avaient conquis des

Chaudrons, couteaux, brûle-parfums, lampes, amphores, jarres, tabourets et bien d'autres ustensiles de facture très soignée prouvent le raffinement des Scythes dans les activités les plus banales. Ces trois objets ont quelque 2 500 ans (à gauche) :

1 — Lampe de bronze à six mèches (11 cm de haut).

2 — Miroir de bronze, 18 cm de diamètre, à poignée cannelée, ornée d'un félin.

3 — Épuisette à viande, sorte de passoire en bronze qui servait à retirer les viandes bouillantes de la marmite. Un manche de bois enfilé dans l'embout creux en facilitait la manipulation.

peuples entiers, participé à l'écrasement de Ninive, la capitale assyrienne, en 612 avant notre ère. Mais en 339 sous la conduite du roi Atéas, les Scythes essayèrent une épouvantable défaite devant Philippe II de Macédoine.

Au 6^e siècle avant notre ère, les Scythes défendent victorieusement leur liberté face aux Perses de Darius. A la fin du 2^e siècle, ils perdent bataille après bataille contre les Grecs en Crimée.

Si, à l'aube de leur histoire, les Scythes mènent des expéditions, pérégrinations quasi fabuleuses qui les mènent jusqu'en Égypte, ils sont, au déclin de leur histoire, enfermés, immobiles sur une parcelle de territoire dans les steppes de Crimée. Si, au début, et pour des siècles, ils mènent une vie nomade, à la fin ils se sédentarisent de plus en plus et finissent par devenir agriculteurs.

Après s'être tenus à l'écart de la culture hellène étrangère, ils finissent, avec le temps, par se rapprocher des habitants grecs des villes du nord de la Mer Noire. Guerriers cruels, détruisant tout sur leur passage, ces mêmes hommes étaient aussi des amateurs d'objets d'art et d'excellents artisans eux-mêmes.

Lorsque au 3^e siècle de notre ère, les Scythes cessent d'exister, lorsque la Scythie disparaît, le souvenir de ce pays et son nom vivent toujours : les peuples qui occupent le territoire qui fut le leur se font passer pour Scythes. Et les anciens Slaves, eux aussi, s'approprièrent ce nom redoutable.

Silencieux pendant quinze siècles, les Scythes se mirent à parler la langue de leurs monuments entre la fin du 18^e et le début du 19^e siècle. Il restait de ce peuple ce que la science appelle une « ancienne culture matérielle » : toutes sortes de vestiges de leur activité passée qui attendaient les explorateurs de la Scythie.

L'étude des antiquités scythes commença tout de suite après le rattachement des territoires de la Mer Noire à la Russie. Depuis, un grand nombre de monuments ont été étudiés, parmi lesquels les *kourganes*, qui revêtent une importance toute particulière.

Les kourganes sont souvent des tombeaux de chefs ou de rois. Sous des tumulus de terre parfois très importants, dans des tombes à l'aménagement souvent complexe, à l'aspect de cryptes ou de catacombes, on a trouvé, enterrés, de nombreux objets, bien que dès l'Antiquité, plusieurs kourganes furent pillés.

Citons d'abord les objets d'usage courant (chaudrons en bronze, poteries), les bijoux (bagues en or, bracelets, colliers, pendentifs et parures de cheveux en or), les ornements de costumes en métal (surtout cousus), les armes (glaives, haches, lances, flèches, carquois, fourreaux, armures), les pièces de harnachement, etc.

Les matériaux utilisés pour la fabrication de ces objets, outre l'or, le bronze et l'argile, étaient le fer, l'argent, l'os et la pierre; certains avaient été faits sur place, d'autres apportés : achetés, capturés au cours des campagnes, importés de fort loin par commerce ou par troc de tribu à tribu.

Les fouilles ont, dans une large mesure, confirmé les descriptions d'Hérodote sur la vie dans les steppes. Ce que l'on a trouvé dans les kourganes, et malgré certaines différences, est analogue aux descriptions des obsèques royales. Les archéologues ont retrouvé les mêmes chaudrons en bronze qui servaient à la cuisson de la viande dont parle Hérodote. Qui plus est, on a découvert non seulement du charbon de bois, mais encore du charbon d'ossements.

En 1830, la découverte du kourgane de Koul-Oba, dans la presqu'île de Kertch en Crimée marqua le début d'une ère nouvelle dans la connaissance de l'histoire scythe.

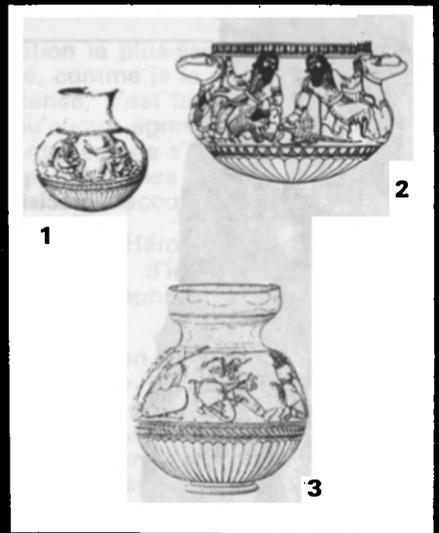
Au 4^e siècle avant notre ère, trois hommes avaient été ensevelis dans la crypte de pierre du kourgane. Mais les archéologues y trouvèrent aussi nombre d'objets insolites en or (vase, torque) et des plaquettes cousues sur des vêtements. Sur ces plaquettes, des scènes montrant des personnages, des hommes en armes, des guerriers encore inconnus des chercheurs, aux traits, aux habits, à la coiffure, manifestement non-grecs.

Des cavaliers sculptés ornaient les extrémités d'un torque. Des plaquettes en or estampé, que l'on cousait sur les vêtements, mettaient en scène des guerriers tirant à l'arc, des cavaliers aux lances dressées, des guerriers encore avec des carquois accrochés à leurs ceintures.

A quel peuple appartenaient tous ces hommes en armes? L'examen des objets mis au jour lors des fouilles conduisit à la conviction qu'il s'agissait de Scythes. On tenait là la véritable représentation de leur apparence, de leur armement, de leurs vêtements et, peut-être, de certaines de leurs coutumes. Pour la première fois, une partie du voile qui recouvrait les aspects inconnus jusqu'alors d'un peuple de l'Antiquité commençait à se lever : après les récits d'Hérodote, on pouvait voir les Scythes.

Le kourgane de Koul-Oba fut le premier d'une série de monuments où les chercheurs découvrirent des objets figurant des Scythes. En 1862, les fouilles dans le kourgane de Tchertomlyk, dans les steppes du Dniepr, mirent au jour une amphore d'or et d'argent décorée d'une frise représentant des personnages et des chevaux semblables à ceux déjà découverts à Koul-Oba.

Entre 1912 et 1913 dans un kourgane du même groupe de Scythes royaux que celui de Tchertomlyk, le kourgane de Solokha, on découvrit d'autres objets encore, avec des représentations de la vie des Scythes,



Trois vases content la légende du roi Targitaos

par
Dimitri S. Raevski

DIMITRI SERGUIEVITCH RAEVSKI, archéologue soviétique, appartient à l'Institut des études orientales de l'Académie des Sciences de l'URSS. Auteur d'une série d'études sur l'histoire de la culture des Scythes, son plus récent ouvrage, un livre sur la mythologie scythe, sera publié prochainement.

AUX 4^e et 3^e siècles avant notre ère, les artistes scythes, de même que les artistes grecs installés en pays scythe, exécutaient au goût de la noblesse de très beaux objets d'art d'une grande diversité tant dans les sujets que dans les motifs.

S'agit-il simplement de scènes de la vie quotidienne, ou bien le contenu en est-il complètement différent ?

En rapprochant ces images des données fournies par les auteurs de l'Antiquité, nous devrions pouvoir reconstituer la mythologie scythe. Voici quelques exemples de confrontations qui redonnent vie à des images connues depuis longtemps et qui les font parler.

Hérodote nous a rapporté la légende du premier héros que les Scythes appelaient Targitaos et que les colons grecs de la Mer Noire, comme Hérodote, appelaient du nom



4

Histoire du premier roi scythe Targitaos et de ses fils, « bande ciselée » au flanc d'un vase d'argent (dessin n° 1, page de gauche) découvert au nord du Kouban : le vieux roi s'entretient avec l'aîné (4), fait ses adieux au cadet (5) qui, portant deux lances dans la main droite, va s'éloigner. C'est au benjamin, encore imberbe, qu'il tend l'arc, symbole du pouvoir (6).

Photos © Institut des études orientales de l'Académie des Sciences, Moscou



5



6

Photo L. Tarassova © Musée des trésors historiques d'Ukraine, Kiev

d'un héros de la mythologie grecque, Héraclès. On retrouve aussi des fragments de légendes, associés à ce personnage semble-t-il, chez d'autres auteurs de l'Antiquité.

Au début des années 1950, le professeur Boris Grakov avait émis l'intéressante hypothèse selon laquelle tous les objets trouvés dans les kourganes scythes représentant un homme en train de lutter avec une bête fabuleuse évoquaient ce héros, très populaire en Scythie.

Car, selon Hérodote, les rois scythes pensaient descendre en droite ligne de Targitaos. Cette hypothèse est très convaincante et très suggestive : ne devrait-on pas alors trouver des représentations qui concordent résolument avec le mythe ?

Selon une des variantes de la légende, Targitaos-Héraclès avait trois fils. Pour déterminer lequel était le plus digne de régner sur la Scythie, il les mit à l'épreuve : ils devaient chacun essayer de bander l'arc de leur père et ceindre sa ceinture de guerre. Cette tâche exigeait apparemment beaucoup de force et d'adresse, et seul le plus jeune, Skythès, réussit.

C'est lui qui, d'après la légende devint le premier roi de Scythie ; les deux autres furent chassés du pays. Les œuvres scythes illustrant ce thème sont en nombre surprenant.

Dès le début du siècle, sur le cours moyen du Don, on trouva dans une tombe un petit vase en argent (dessin N° 1) qui provenait manifestement des steppes de la Mer Noire. Les Scythes utilisaient ce type de vase dans leur culte.

Sur ce vase sont représentées trois scènes avec six personnages masculins groupés deux par deux, où l'on retrouve chaque fois le même Scythe âgé, à la barbe et aux cheveux longs.

Dans l'une des scènes (4), il est en conversation avec un autre Scythe. Une autre scène en revanche (5) est plus significative : le même personnage fait ses adieux à un guerrier qui, — les deux lances qu'il tient à la main le suggèrent — part pour une lointaine expédition.

Mais c'est la troisième scène (6) qui est la plus importante : le même personnage tend un arc à son interlocuteur, manifestement le plus jeune de tous ceux présents, à en juger par

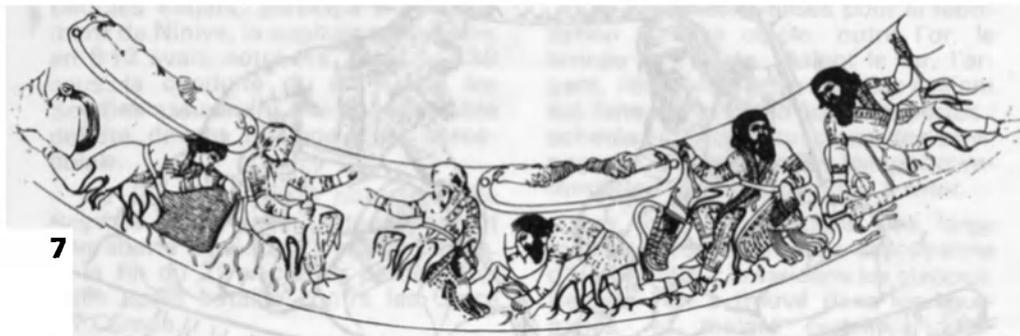
l'absence de la traditionnelle barbe scythe.

Les détails de cette composition permettent d'identifier Targitaos et ses trois fils. Il ordonne à deux d'entre eux de quitter le pays, au guerrier sur le point de partir, il indique le chiffre trois avec sa main, comme pour rappeler que tous les frères ont subi l'épreuve ; il donne au troisième son arc, symbole de son triomphe et emblème du pouvoir sur les Scythes.

Il y a quelques années, en Ukraine, dans le kourgane de Gaïmanov, on a découvert un vase (2) sur lequel un jeune Scythe était également représenté en train de recevoir de la main d'un homme âgé un objet de forme oblongue. C'est malheureusement cette partie-là du vase (dessin N° 7, page 16) qui est très endommagée, et l'objet en question a disparu.

Mais le contenu de la scène, comme les traits des personnages, permettent d'y voir le moment où Targitaos remet son arc à son fils cadet. Sur la face opposée du vase, deux autres Scythes pourraient fort bien être les deux frères bannis du vainqueur.

Revenons maintenant au vase rituel



Relevé de la frise circulaire (à gauche) qui orne un vase d'or et d'argent (dessin n° 2 et photo page 17) d'une dizaine de centimètres de hauteur seulement. Découvert à Gaïmanov (Ukraine), il date du 4^e siècle avant notre ère. On y voit deux cavaliers barbus et chevelus, vêtus à la mode scythe (tout à droite sur notre dessin). Vers la gauche, on distingue un homme âgé remettant un objet à un jeune homme, sans doute une variante imagée de la légende de Targitaos.

Photos © Institut des études orientales de l'Académie des Sciences, Moscou

scythe (3) qui est sans doute le plus connu : il a été trouvé il y a presque un demi-siècle dans le kourgane Koul-Oba, dans la presqu'île de Kertch, en Crimée.

Sept Scythes y sont occupés à diverses tâches. L'un tend une corde sur un arc, autrement dit, il s'acquitte de la tâche que Targitaos avait imposée à ses fils; il devrait donc s'agir, là encore, du même sujet (dessin N° 8, page 16).

Mais comment interpréter le contenu des autres scènes? Ainsi, nous voyons un Scythe panser la jambe blessée de son compagnon et à côté de lui un autre Scythe plonger la main dans la bouche d'un compatriote. Le sujet est assez inattendu.

L'arc scythe se présente avec une cambrure sur la tige, du côté opposé à la corde. Si, sans la force ni l'adresse suffisantes, on essaye de le tendre comme il est indiqué sur le vase, la tige peut se détacher et, se recourbant, frapper la jambe gauche ou la mâchoire inférieure de celui qui la tient, et cela avec une force suffisant certainement à fracturer un os ou briser une dent.

Ne s'agirait-il pas là des blessures

faites aux fils aînés de Targitaos après l'échec de l'épreuve imposée par leur père? Et n'est-ce pas ce que l'artiste a voulu représenter sur le vase de Koul-Oba?

Comment les Scythes se représentaient-ils le destin ultérieur des fils de Targitaos? Hérodote ne nous le dit pas, mais on trouve dans le folklore universel un grand nombre de légendes sur la rivalité entre les trois frères où le plus jeune est vainqueur.

Elles se distinguent les unes des autres par de nombreux détails, mais la conclusion est généralement la même : les frères, rendus furieux par la victoire du plus jeune, le tuent.

C'est ainsi, par exemple, que se termine la légende des trois fils de Fereïdoun, héros de l'ancienne épopée iranienne, où l'on retrouve de nombreux traits du Targitaos scythe.

Il nous est permis de supposer que la conclusion du mythe scythe est à peu près analogue, en examinant le vase de Gaïmanov sur lequel deux personnages, représentant selon nous les frères aînés, sont lourdement armés, tandis que le frère cadet et le père n'ont que des arcs. L'artiste n'aurait-il pas représenté ici l'ins-

tant où se trame la vengeance cruelle contre leur jeune rival?

Sur le célèbre peigne en or du kourgane de Solokha (voir photo page 8), deux guerriers, l'un à cheval, l'autre démonté affrontent un troisième dont ils triomphent. Seraient-ce les fils de Targitaos?

Nous trouvons confirmation de cette hypothèse chez le poète romain Valerius Flaccus (1^{er} siècle de notre ère), qui connaissait une version plus détaillée que celle d'Hérodote du mythe scythe, et qui en a introduit de nombreux détails dans son poème *Les Argonautiques*.

Dans un passage apparemment sans rapport avec le mythe, il mentionne soudain la lutte de deux personnages dont les noms ont des consonnances très proches de ceux des fils de Targitaos, cités par Hérodote. Il décrit cette lutte exactement telle qu'elle est représentée sur le peigne en or : le cheval du héros est déjà abattu, il est lui-même déjà blessé, d'un instant à l'autre, il va trouver la mort.

Ainsi, ces scènes sculptées nous permettent-elles de relier entre eux les différents fragments des mythes scythes conservés par plusieurs auteurs et de reconstituer un récit unique et cohérent.

La popularité de la légende de Targitaos et de ses fils, l'utilisation fréquente de ce thème pour décorer les objets rituels ne doit pas nous étonner, car il s'agit là d'un mythe dynastique, légitimant le droit des rois scythes au trône.

C'est pour cette raison qu'il n'est pas exclu que les fouilles futures des kourganes nous livrent de nouvelles représentations de ce thème.

Toutefois, ces interprétations, elles aussi, ne sont ni incontestables, ni universellement reconnues; ce n'est qu'une des approches possibles. La quête de la vérité continue...

Dimitri S. Raevski

De droite à gauche : un cavalier coiffé d'un bonnet pointu panser la jambe d'un de ses camarades; un autre semble faire office de dentiste, auscultant la bouche de son vis-à-vis; un autre tend son arc, tâche familière aux fils de Targitaos; deux autres cavaliers semblent deviser appuyés sur leurs lances. Décor relevé sur un vase d'électrum (alliage d'or et d'argent) découvert à Koul-Oba, en Crimée (dessin n° 3, page 14). Il dépeint certains moments de la vie des Scythes, il y a 2 400 ans.



8

16

1 Quatre archéologues ukrainiens présentent leurs découvertes récentes

DANS les steppes de l'Europe orientale se dressent les sépultures des anciens souverains scythes, tertres funéraires que nous appelons aujourd'hui « kourganes royaux ». Dès l'Antiquité, les pilliers violèrent ces tombes, attirés par l'or qu'elles renfermaient.

Pour la première fois, au cours des six ou sept dernières années, des campagnes systématiques de fouilles ont été entreprises sur une vaste échelle et à l'aide des méthodes les plus modernes, à l'initiative de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences d'Ukraine.

Menées à l'occasion de grands travaux de bonification des terres dans le sud de l'Ukraine, ces recherches

dans les kourganes des souverains scythes revêtent un intérêt tout particulier. Car, bien que déjà fouillées au 19^e et au début du 20^e siècle, et malgré les pillages qu'elles subirent dès l'Antiquité, ces sépultures renferment encore de fabuleuses richesses.

C'est ainsi que l'on y a trouvé de remarquables pièces d'orfèvrerie, des armes, de la vaisselle précieuse et quantité d'autres objets, chefs-d'œuvre de l'art antique qui, désormais s'ajoutent aux trésors du patrimoine culturel mondial.

Nombre de ces kourganes royaux datent du 4^e ou du 3^e siècle avant notre ère; citons : Tchertomlyk, Solokha, Ogouz, Alexandropol, Kosiol, Bolchaïa Tsimbalka, Tchmyriev, etc., tous situés en Ukraine dans les ré-

gions de Dniepropetrovsk, Zaporojie et Kherson. Il faut mentionner aussi, en raison de la richesse de son contenu, le kourgane de Koul-Oba, près de Kertch, en Crimée.

Des archéologues ukrainiens présentent, ci-après, quelques-unes de leurs découvertes les plus récentes.

Ivan Artemenko

Directeur de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences d'Ukraine



2 – le vase d'or de Gaimanov

EN 1969-1970, l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences d'Ukraine entreprit une campagne de fouilles dans la « Gaïmanova mogila », ou kourgane Gaïmanov, près du village de Balka, dans le district de Vassiliev, région de Zaporojie.

Le tertre funéraire se détache nettement sur un paysage d'une cinquantaine de petits kourganes, sépultures de guerriers scythes de 1 m à 1,50 m de haut. Il mesure plus de 8 m de

haut et son diamètre est de quelque 80 m. Les dimensions gigantesques de ce kourgane, son profil qui se découpe nettement sur le paysage plat de la steppe, son revêtement de pierres blanches et étincelantes, soulignent le caractère exceptionnel et la grandeur du personnage qui y est enseveli.

Ce kourgane servait de tombeau à la famille d'un roi scythe. Le rituel funéraire, et les objets découverts dans le kourgane correspondent à

ce qu'Hérodote rapporte sur les funérailles royales. Nous y avons trouvé la vaisselle d'or et d'argent, attributs du pouvoir royal scythe : coupes, rhytons, gobelets, cruches, ainsi que les serviteurs enterrés, aux dires d'Hérodote, avec leur maître.

La célébrité du kourgane Gaïmanov, en tant que l'un des vestiges historique les plus précieux de la Scythie, est due non seulement aux très riches ustensiles de table et de cuisine, aux milliers de superbes arti-

cles de joaillerie qu'il contenait, mais avant tout aux objets découverts dans une niche cachée au nord de la sépulture : vaisselle rituelle d'or et d'argent, trois coupes en bois, décorées d'application à la feuille d'or, une coupe évasée en argent, deux rhytons (vases à boire en forme de corne) dont la base est en argent, le cornet en or, l'extrémité de l'un figurant une tête de lion, l'autre une tête de bélier, des brocs en argent et un gobelet rond dans une coupe en argent doré.

A l'exception d'un grand rhyton et de coupes en bois dus à un artiste scythe, les autres objets contenus dans la cachette ont été fabriqués dans le style de l'art grec du 4^e siècle avant notre ère et doivent donc être rapprochés de l'orfèvrerie d'art du Bosphore.

Parmi les chefs-d'œuvre de l'art scytha-sibérien du kourgane Gaïmanov, la place principale revient à une petite coupe sphérique aux anses plates et horizontales, ornées de têtes de béliers. La coupe est déco-

rée d'une large frise représentant six guerriers scythes sculptés en haut relief (voir article page 15).

Les guerriers se détachent sur un fond dégagé et un thème unique les relie. La composition correspond parfaitement à la forme de l'objet : les quatre personnages principaux se tiennent par paire sur la panse de la coupe, alors que les deux derniers, qui n'ont qu'un rôle secondaire, sont agenouillés chacun sous une anse de la coupe.

Au centre de la frise, deux guerriers barbus d'âge mûr et aux longs cheveux convertent. Ils sont richement vêtus et portent de précieuses armes d'apparat. Leurs caftans à goussets triangulaires sont bordés de fourrures et brodés aux épaules et sur la poitrine d'étranges arabesques. Leurs armes et leur coiffure symbolisent tout particulièrement le pouvoir suprême. La masse qu'un des guerriers tient à la main, la cravache à deux lanières de l'autre indiquent bien qu'il s'agit de chefs scythes.

Sur l'autre face de la coupe, un vieux guerrier barbu s'entretient avec un jeune Scythe. Mêmes vêtements luxueux, mêmes armes précieuses, seule leur attitude diffère. Le jeune Scythe tient un gobelet rituel dans la main droite et, tout comme son interlocuteur, il tend la main gauche.

Sous l'une des anses, un jeune homme à genoux est penché sur une outre; sous l'autre anse, un vieux guerrier, agenouillé à côté de son « goryte » carquois d'arc et de flèches, porte la main à son front et tient quelque chose dans l'autre.

Tous les personnages sont dorés, seuls les visages et les mains sont en argent. Aucun personnage ne ressemble à l'autre. C'est la première fois que dans l'art figuratif scythe, on rencontre des représentants du pouvoir suprême.

Vassili Bidzilia
Institut d'archéologie
de l'Académie des sciences
d'Ukraine

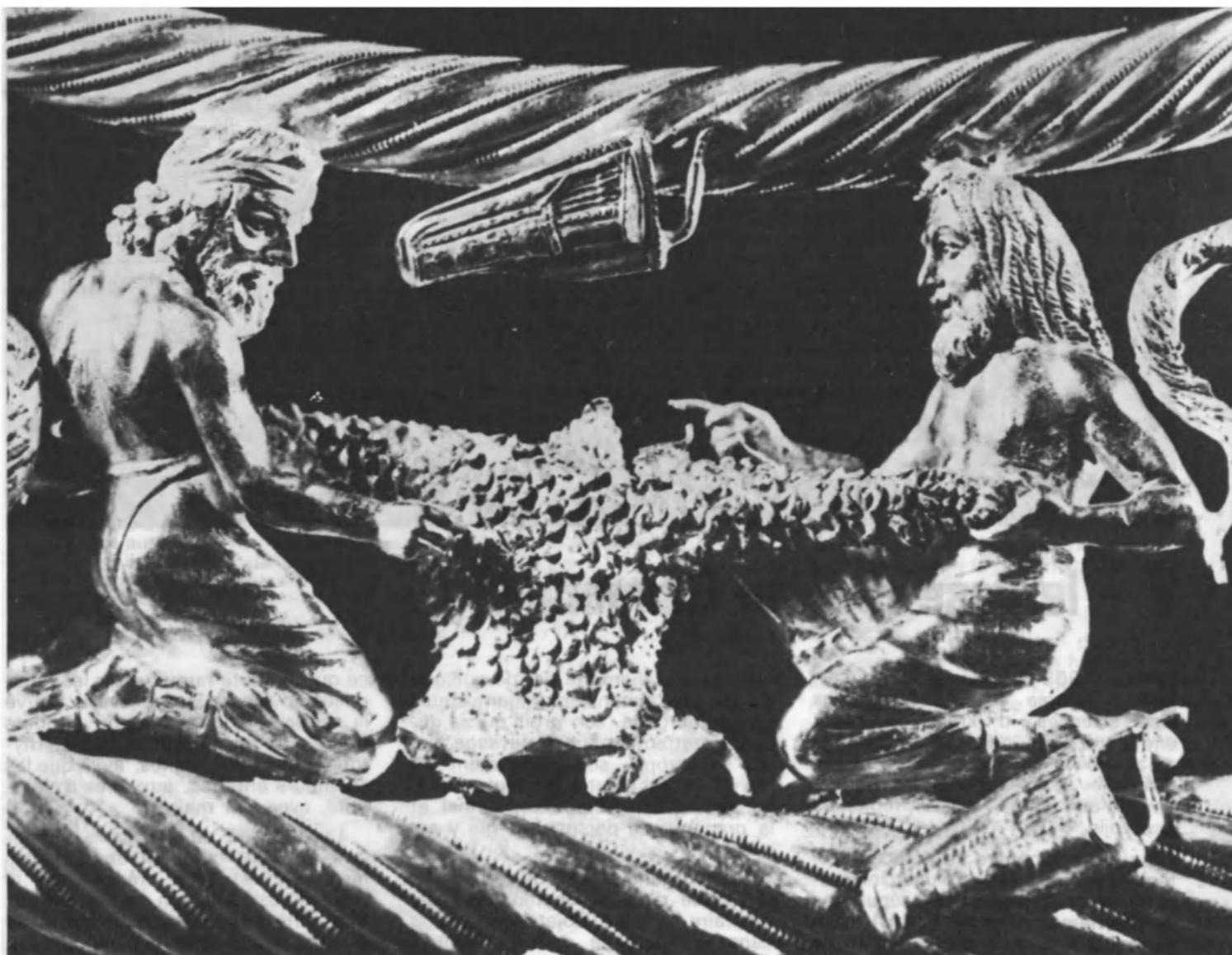


Photo © Editions L'Art, Moscou

3

sur le collier du prince les travaux et les jours d'un peuple

Sur ce collier d'or (à droite) l'artiste a ciselé avec une extraordinaire minutie des scènes bucoliques qui font de ce bijou fabuleux une narration documentaire de la vie quotidienne des Scythes. Ainsi la composition centrale de la frise supérieure du collier (détail à gauche) représente-t-elle deux hommes agenouillés tenant une tunique en peau de mouton qu'ils sont en train de coudre avec une sorte d'aiguille courbe. Pantalons et bottes sont typiques du vêtement des cavaliers nomades. Ce collier gréco-scythe ouvré sur les bords de la Mer Noire vers la fin du 4^e siècle avant notre ère a été découvert en 1971 dans la sépulture d'un souverain scythe en Ukraine.



Photo © APN, Moscou

CE fut une véritable fête pour l'archéologie lorsque, en 1971, on entreprit de fouiller l'un des plus grandioses kourganes royaux de Scythie, Tolstaïa mogila. Au centre du kourgane : la sépulture du souverain lui-même avec, à ses côtés, deux fosses pour les chevaux et trois tombes de palefreniers. Dans le sud-ouest du kourgane, on apercevait deux taches sombres : c'était les deux entrées d'une sépulture latérale demeurée intacte.

On y trouva le squelette d'une femme scythe, vraisemblablement la femme du souverain. Tous ses effets — robe, voile, sandales — étaient parsemés de plaquettes d'or ouvragées. Tous ses ornements étaient également en or.

Aux côtés de la femme, un enfant avait été inhumé dans un sarcophage en albâtre et introduit plus tardivement dans la tombe par une entrée distincte. Tout son petit squelette était, lui aussi, recouvert de plaques en or, d'anneaux, de bracelets et de parures de cou.

Tout était resté en l'état. Deux mille trois cents ans après l'inhumation, les archéologues furent les premiers à pénétrer dans la tombe.

La sépulture centrale avait été pillée, c'est pourtant là que furent découverts les objets qui rendirent Tolstaïa mogila célèbre : les objets d'apparat les plus précieux, sans doute, du souverain, le sabre plaqué d'or, des ornements de fouet et surtout le grand pectoral en or.

Celui-ci pèse 1 150 grammes. En forme de croissant, il se compose de trois registres en forme de croissants séparés par de lourdes mais élégantes torsades.

Au centre du registre inférieur trois scènes se succèdent où des griffons attaquent un cheval et le déchirent. Plus loin, derrière eux, on voit le combat d'un cerf et d'un sanglier contre des léopards et des lions, un chien poursuivant un lièvre et enfin deux criquets, symboles éternels de paix et de tranquillité, qui se font face.

Un décor de rinceaux orne le registre central. Dans un admirable lacs de fleurs, d'entrelacs, de tiges, de palmettes, de rosettes et de feuilles, cinq oiseaux recréent le calme d'une matinée ensoleillée.

Ne formant qu'un tout avec le registre inférieur, cette frise médiane crée une merveilleuse tapisserie entre

les personnages sculptés en relief dans les registres supérieurs et inférieurs. Toute l'œuvre est ainsi entraînée dans le déploiement d'un poème symphonique sur la vie et les conceptions scythes.

Sur le registre supérieur quatre Scythes se livrent à des occupations paisibles au milieu d'animaux domestiques. Au centre, deux hommes, le torse nu, leurs carquois et leurs arcs à leurs côtés cousent une tunique en peau de mouton. De part et d'autre une jument et une vache allaitent leurs petits. Plus loin, deux jeunes Scythes s'occupent à traire des brebis. Des oiseaux en vol achèvent la frise et ouvrent la composition sur un monde sans limites ni contraintes.

La perfection des proportions, la beauté et le naturel des gestes font de chaque personnage un chef-d'œuvre de la sculpture. Extraordinaire composition, l'œuvre dans son ensemble a très certainement une signification symbolique complexe. Mais, indépendamment de son sens réel, l'auteur de cette œuvre était animé directement ou non, par l'ambition de transmettre une représentation philosophique du monde contemporain, de ses espoirs et de ses rêves.

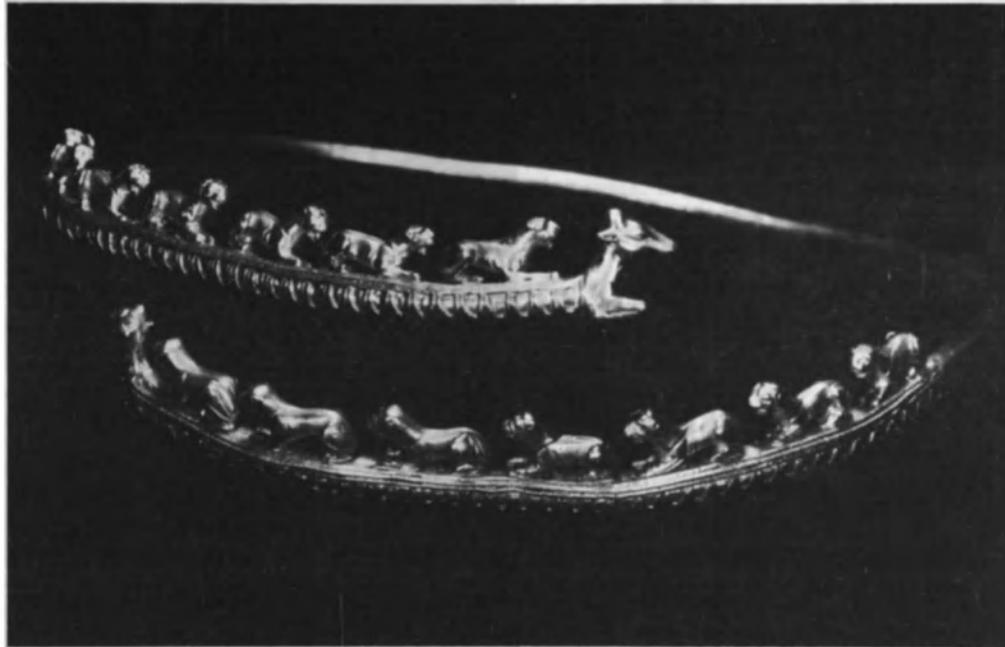
Pour la première fois, nous ne voyons sur les objets rituels d'un roi, ni des scènes de bataille, ni un noble guerrier, mais la vie sur terre dans toute son harmonie.

Les spécialistes des Scythes n'avaient jamais encore connus pareille découverte. Comme le soleil dans une goutte de rosée, tout l'éclat, tout le rayonnement de l'or royal s'y reflétaient, de l'or, si abondant ici, plus abondant encore que dans le kourgane de Koul-Oba.

Mais ce qui compte le plus n'est assurément pas l'or, mais la connaissance historique si précieuse que fournit chaque objet du kourgane, l'inaltérable valeur artistique de ses plus belles pièces.

Boris Mozolevski
Institut d'archéologie
de l'Académie des sciences
d'Ukraine

Photo L. Tarassova © Musée des trésors historiques d'Ukraine, Kiev



SEPT LIONS POUR UN CERF. Ce torque d'or massif est décoré en chacune de ses deux extrémités de sept lions traquant un cerf dont l'arrière-train se confond avec la torsade. Ce bijou, échappé aux pilliers de tombe, avait appartenu à une femme scythe de haut lignage, inhumée avec tous ses bijoux, il y a 2 300 ans. Ce torque a été découvert en 1971 dans la même sépulture que l'étonnant collier de la page 19.

Photo L. Tarassova © Musée des trésors historiques d'Ukraine, Kiev



ÉNIGMATIQUE GRIFFON. En forme de griffon stylisé (à gauche) cet ornement de bronze sommitait peut-être une hampe, enseigne de cérémonie ou un décor de catafalque. Découvert en 1971, il date du 4^e siècle avant notre ère et mesure 5 cm de haut.

UN SANGLIER VENU DE LOIN. Ce sanglier d'or dont les défenses sont d'argent servait, pense-t-on, de support à une coupe de vin. Il est probable qu'il s'agit d'une orfèvrerie celte du 4^e siècle avant notre ère, importée d'Europe centrale : le sanglier était, en effet, pour les Celtes un animal cultuel. Sa présence en Ukraine attesterait les très anciens échanges existant entre le monde scythe et ses voisins occidentaux. Long de 5 cm, il pèse un peu moins de 20 grammes et a été découvert en 1970.

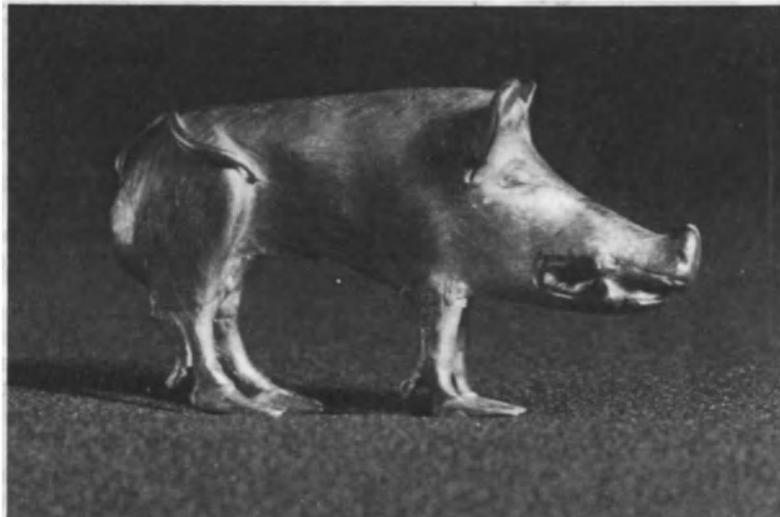


Photo © Éditions L'Art, Moscou, Musée des trésors historiques d'Ukraine, Kiev

SURGI DU FOND DES ÂGES... Sculpté dans le calcaire il y a 2 500 ans, voici le portrait en pied d'un guerrier scythe, casqué et cuirassé (voir aussi encadré page 13). A son ceinturon pendent une épée courte, typiquement scythe, l'acinace, un goryte (étui pour l'arc et les flèches), une hache de combat et un poignard dans son fourreau. Autour du cou, il porte un torque, collier scythe non agrafé. De la main droite, il serre contre sa poitrine un vase à boire en forme de corne, le rhyton. Cette statue qui mesure deux mètres de hauteur devait à l'origine se dresser au sommet d'un tumulus. Elle a été découverte en 1975 non loin de la Mer Noire par des archéologues de l'Académie des Sciences d'Ukraine.

Photo © V. Klochko Kiev



4 divine chasseresse pour diadème de cheval

UN ornement scythe vieux de 2 400 ans, d'une beauté et d'une originalité rares, a été mis au jour tout récemment en Ukraine (on peut voir pour la première fois cet objet, dont la photo était jusqu'ici inédite, dans la double page centrale de ce numéro).

C'est en 1976, en effet, que l'on découvrit au fond d'un *dromos* ou corridor, la sépulture inviolée d'un homme et de deux chevaux. Le travail minutieux de deux spécialistes de l'archéologie des débuts de l'âge du fer, I. P. Savovski et I. V. Boltrik, leur permit de mettre au jour cette tombe, lors des fouilles qu'ils dirigeaient au village de Guiounovka, district de Kamiensko-Dnieprovsk, région de Zaporojie.

Âgé d'environ 25 ans, l'homme était couché près du mur d'entrée. De modestes objets (boucle d'oreille en or, bracelet de fer, collier en perles de verre, faisceau de flèches) attestaient sa condition servile : un palefrenier probablement. Un cheval, près du mur opposé, était tout aussi modestement harnaché : mors et ornements de bride en fer.

En revanche, le harnachement du deuxième cheval, inhumé au milieu, frappait par sa splendeur : frontal de harnais à motifs de lions, deux ornements de bride représentant un lion lacérant un cerf, quatre phalères, ou disques à volutes, et deux plaques sans ornements; tous ces objets étaient en argent doré.

La tête du cheval était surmontée d'un ornement plat en cuir peint bleu clair auquel était attachée une plaque ajourée à segments de 20 x 33 cm.

Le décor de ce « diadème pour cheval » est inattendu : sous un arbre sommé de deux énormes fleurs stylisées, au calice rouge, une femme à cheval tire un cerf à l'arc. Les pieds des chevaux et du cerf foulent un rinceau de jeunes pousses.

Les motifs végétaux dominent : les andouillers du cerf s'accordent aux

branches de l'arbre, une large bande ornementale d'arabesques végétales encadre la scène. Panneau décoratif en miniature, ajouré et dentellé, l'effet de couleurs y est rendu par une combinaison d'ors rouge et gris.

Le réalisme de l'attitude et du costume de la cavalière ne doit pas faire oublier le caractère mythologique du sujet. Car le thème de la mort du cerf apparaît à trois reprises sur les ornements de harnais: dans un cas, il est dévoré par un lion (ornements de bride), dans un autre, il est lacéré par un griffon (plaques en or) et dans le troisième, il est tué par un homme (chanfrein).

Il est clair que tout, sur ce « diadème pour cheval », est conventionnel comme le prouve assez la stylisation de l'arbre et du végétal: on songe à l'Artémis grecque, vierge et chasseresse.

On sait qu'un chasseur imprudent, Actéon s'égara dans les bois sacrés d'Artémis et surprit la déesse au bain. Courroucée, celle-ci changea Actéon en cerf afin qu'il devienne la proie des chasseurs.

Il est probable que les Scythes ont été sensibles au thème de la chasseresse: Hérodote, en effet, nous apprend que vers le 5^e siècle avant notre ère, une certaine tendance à l'anthropomorphisme se dessina dans la religion des Scythes.

Ajoutons que cette découverte est trop récente pour que nous puissions en tirer des conclusions définitives.

Vitali Otrochtchenko
Institut d'archéologie
de l'Académie des sciences
d'Ukraine



page 23
Tête de cerf d'or repoussé, détail de la photo de la page 4, qui appartient à l'ornement d'un bouclier de fer. De 31 cm sur 19, le cerf en son entier ne pèse pas moins de 634 grammes. On connaît diverses versions de cet animal en or ou en bronze.



Page 25
■ Ce petit cheval d'os (11 cm de long) est typique de l'art de Touva, région du centre de la Sibérie, proche de la Mongolie, où abondaient jadis chevaux, rennes et même chameaux sauvages. Les trous permettaient de coudre sur un vêtement cet objet sculpté entre le 5^e et le 3^e siècle avant notre ère.



■ Trois carnassiers se disputant une proie: plaque d'or qui faisait partie du trésor sibérien du tsar Pierre le Grand, constitué au début du 18^e siècle. Cette collection d'œuvres d'art scythe

en or massif avait échappé aux pilliers de sépultures.



■ Bête fabuleuse attaquant un cheval, motif d'or dont les deux parties étaient à l'origine reliées par une plaque de cuivre rivetée d'argent. Il s'agit d'une bœuf de ceinturon, vieille de 2 500 ans; ses pierres incrustées ont disparu.

■ Sans doute ornement de bouclier, cette panthère lovée sur elle-même est une œuvre accomplie de l'art scytho-sibérien du 7^e ou 6^e siècle avant notre ère (voir aussi photo page 40). En épaisse tôle d'or, elle pèse plus de 220 grammes. Les cupules centrales serti-



6

■ Autre ornement de bouclier, la célèbre panthère scythe, dite de Kelermès (nord du Caucase), lieu de sa découverte. D'or repoussé incrusté d'émail et d'ambre, c'est l'un des plus anciens exemples du thème du fauve curviligne cher à l'art des steppes (7^e ou 6^e siècle avant notre ère). Poids: 735 gr.; longueur: 33 cm.



7

■ Ce singulier objet d'or et d'ambre combine un muflon et des têtes de bélier sur une structure délicatement ajourée. Il s'agit peut-être d'un décor de trône (19 cm de long), datant du 7^e ou 6^e siècle avant notre ère.



8

Pages 26-27
On voit dans notre double page en couleur, photographié et publié pour la première fois, un frontal d'or qui a orné la tête d'un cheval des steppes, il y a quelque 2 400 ans, et qui vient d'être découvert en Ukraine. Il suffirait à lui seul à évoquer le faste des cavaliers scythes nomades. Fixée sur un support de cuir coloré, une chasse au cerf est relatée dans ses éléments essentiels (voir article page 21). Cette pièce remarquable est conservée au Musée des Trésors historiques de Kiev (Rép. soc. sov. d'Ukraine).

Pages couleurs

MERVEILLES DE L'ART SCYTHE



plaques ajourées destinées à être cousues sur un support de tissu sont ornées de pendeloques.

page 24
Diadème en or, ou *calathos* (coiffure en corbeille) découvert à quelque 200 km au nord de la Mer Noire dans les steppes du Dniepr. Son style gréco-scythe atteste les relations étroites existant entre Grecs et Scythes au 4^e siècle avant notre ère. Décoré de combats d'animaux — motif scythe par excellence — les

Pages 28-29
Hommes de cheval, les Scythes apportaient le plus grand soin aux détails de leur équipement, que sculpteurs et orfèvres rehaussaient d'ornements luxueux, à l'instar des objets photographiés dans ces pages.

Page 28
Chanfrein sculpté dans un bois de cerf au 5^e siècle avant notre ère par un artiste scythe de l'Altaï. Haut d'une vingtaine de centimètres, il combine une tête de fauve et deux oies accolées, dans un étrange assemblage animal. Griffes, cous, pattes et oreilles se composent symétriquement, les deux motifs restant cependant distincts. C'est là un exemple achevé du dédoublement plastique particulier à l'art scythe.



10

Page 29
■ Ornement de bride, mi-griffon, mi-rapace en argent plaqué d'or (4^e siècle avant notre ère) découvert dans la région de la Mer d'Azov.



11

■ Tête de griffon en or fondu et ciselé à la main (4^e siècle avant notre ère). Ornement de harnais haut de 3,5 cm, il pèse 50 gr.



12

■ Tête de rapace en bronze (du 6^e ou 5^e siècle avant notre ère), ornement de timon ou de hampe du Kouban, haut de 26 cm, sur lequel subsistent deux des trois grelots qui y furent accrochés. En son centre est modelé un bouquetin couché.



13



■ Renne de bronze (4^e siècle avant notre ère) où le réalisme du mouvement est curieusement allié aux formes très stylisées.

14



9

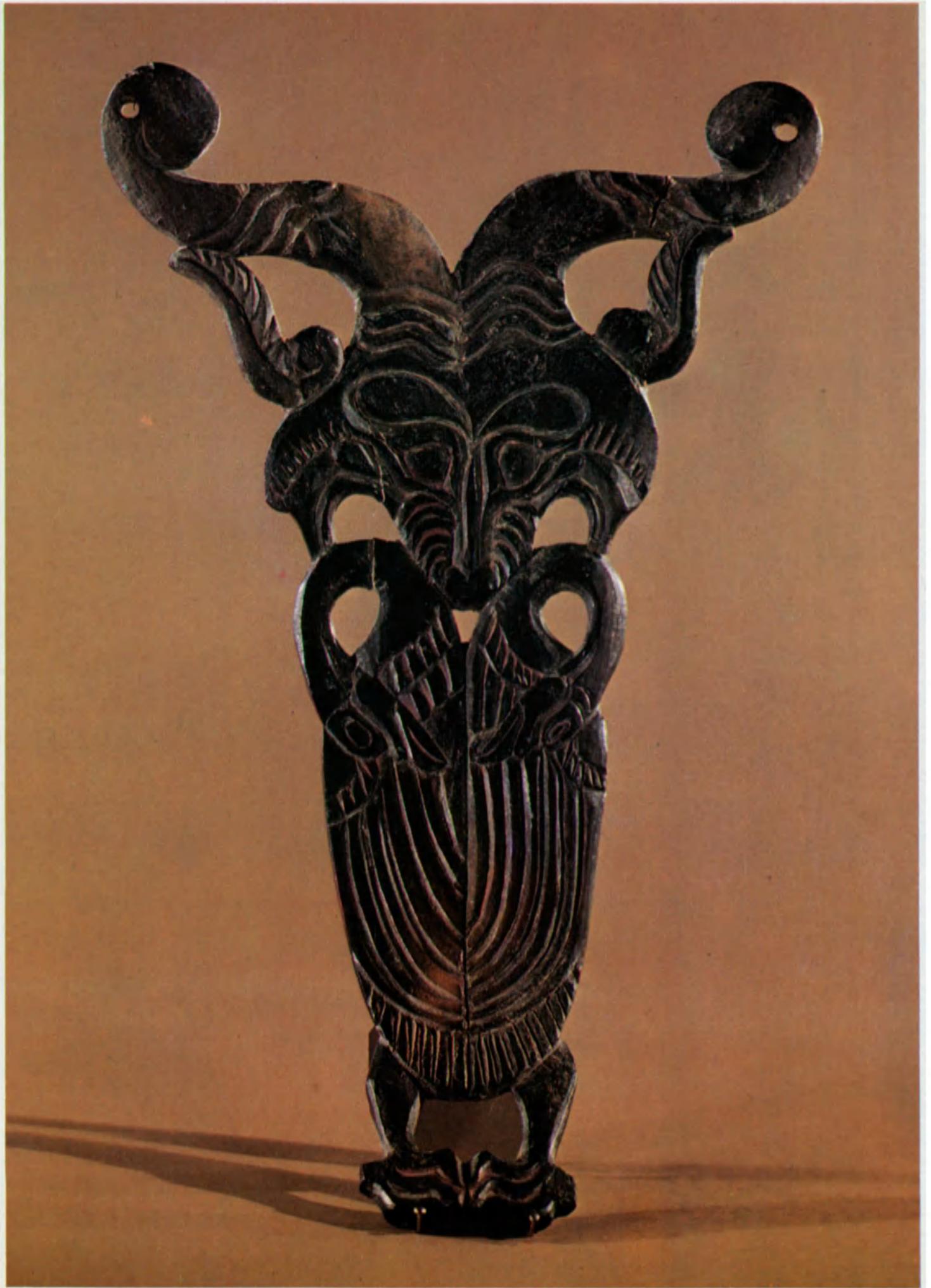




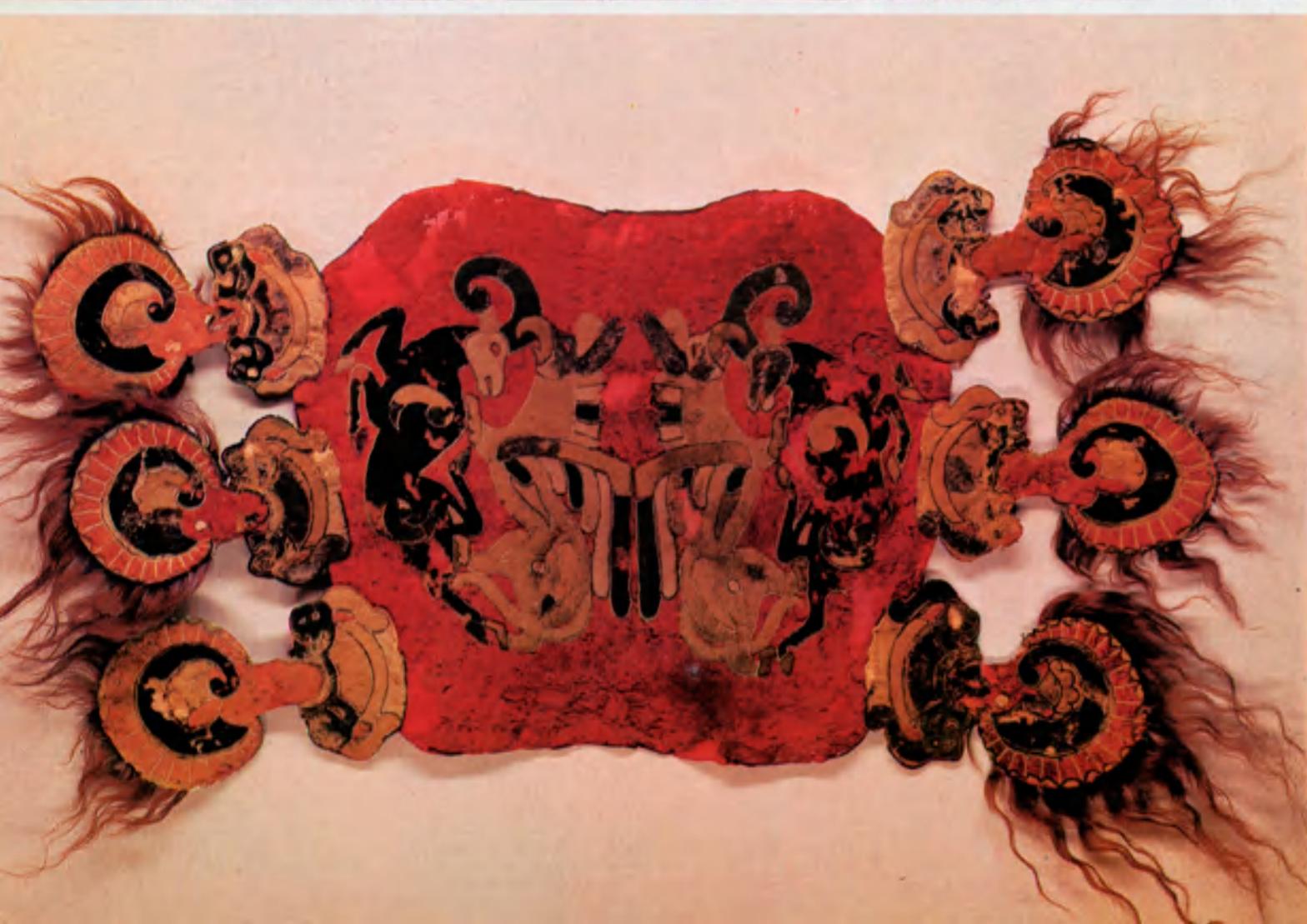












PAZYRYK

Dans les tombes gelées depuis des millénaires en Sibérie une vie qui semble s'être arrêtée hier

par **Maria P. Zavitoukhina**

LA nature est austère et majestueuse dans le Haut-Altai, en Sibérie. Au milieu du premier millénaire avant notre ère, ses alpages et les pâturages de la steppe étaient parcourus par ces grands troupeaux de bétail et de chevaux appartenant aux tribus que les savants associent aux légendaires « griffons gardiens de l'or » (Hérodote).

Ces tribus laissèrent derrière elles de nombreux édifices funéraires, kourganes de pierre dressés dans des vallées cernées de montagnes et de plateaux.

En 1929, S. I. Roudenko et M. P. Griaznov (voir article page 38), de Leningrad, entreprirent de fouiller une ancienne nécropole située à 1 600 m d'altitude, à Pazyryk, en Sibérie, dans la vallée d'Oulagan, d'accès difficile.

Les fouilles entreprises dans ce premier kourgane gelé éveillèrent un immense intérêt : les objets qu'il renfermait étaient faits de matériaux périssables mais parfaitement conservés. Quatre kourganes gelés furent alors fouillés par les membres d'une nouvelle expédition dirigée par S. I. Roudenko, de 1947 à 1949; les résultats firent sensation.

Lorsque les sépultures gelées livrèrent des tapis, des vêtements, des corps momifiés, un char, des chevaux richement harnachés, des ustensiles, des instruments de musique, etc., remontant tous à près de 2 500 ans, le nom de Pazyryk, jusque-là inconnu, acquit une réputation internationale.

Ces sépultures sont situées hors de la région où le sol est constamment gelé; mais le climat du massif de l'Altai (basses températures annuelles, longs hivers glacés, mais peu enneigés, étés courts et nuits fraîches) est propice au gel, à l'intérieur même des kourganes. En outre, leur remblai de pierre maintenait le sol glacé en été, favorisait une congélation intense pouvant atteindre 7 m de profondeur en hiver, et conservait constamment la température au-dessous de zéro.

L'eau qui pénétrait dans la sépulture, se transformait en glace, congelant tout et créant ainsi des conditions de conservation idéales.

Les archéologues se livrèrent à un genre de travail insolite : au lieu des pelles, couteaux et pinceaux habituels, ils durent utiliser d'immenses quantités d'eau bouillante pour faire fondre la glace et accéder à l'intérieur des tombes.

Les funérailles avaient dû être d'une rare magnificence, à en juger par ce que nous savons de la coutume et des rituels analogues chez les Scythes, leurs proches parents. Dans la fosse profonde et spacieuse, se trouvait la chambre sépulcrale en rondins, aux murs doubles et surmontés d'un plafond.

Sur le plancher de cette chambre un sarcophage était posé où reposaient les corps momifiés des défunts. Tapissée de tentures de feutre, la tombe contenait des objets ayant servi aux défunts durant leur vie et de la vaisselle pleine de boisson et de nourriture.

A l'extérieur de la chambre sépulcrale, le long des parois de rondin, se trouvaient des chevaux recouverts de tous leurs ornements et abattus le jour des funérailles. Les constructeurs du kourgane avaient même abandonné là les outils qui avaient servi à le creuser : pelles en bois, pieux, maillets et même chariots et échelles.

Puis ils avaient soigneusement scellé le caveau avec des panneaux d'écorce de bouleau et des branches de buissons de thé « kouril », et l'avaient comblé jusqu'au sommet avec des troncs de mélèze. Ensuite furent élevés d'abord un remblai de terre, puis un remblai de pierres.

D'après les objets trouvés dans les sépultures, et d'après les données des analyses faites à l'aide de carbone radioactif, on a pu établir que ces kourganes datent des 5^e-4^e siècles avant notre ère.

Les excellents pâturages et les hivers presque entièrement dépourvus de neige permettaient aux nomades altaïques de faire paître pendant toute l'année leurs grands troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes, de moutons et de chèvres, qui fournissaient aux nomades tout ce dont ils

MARIA PAVLOVNA ZAVITOUKHINA, archéologue soviétique, est secrétaire général du Département d'histoire des cultures préhistoriques et conservateur des Antiquités sibériennes au Musée de l'Ermitage (Leningrad). Elle a dirigé pendant plusieurs années les fouilles de sites datant de l'époque scythe dans la région de Krasnoyarsk, et a consacré nombre d'ouvrages à l'archéologie sibérienne.

page couleur

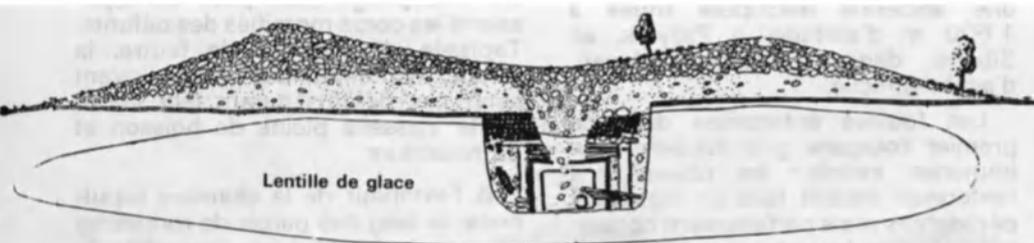
On a découvert dans les sépultures de Pazyryk en Sibérie, des vêtements, des tentures, des tapis vieux de quelque deux millénaires, parfaitement conservés sous le sol gelé. Voici, à gauche en haut, un détail d'un tapis de selle en feutre, que l'on voit en son entier à gauche en bas. Le motif décoratif, appliqué de feutres de couleurs, représente un bouquetin attaqué par un griffon. Orné en ses extrémités de pendeloques de crin et de fourrure, qui battaient les flancs du cheval, le tapis de selle protégeait les jambes du cavalier. Il était généralement orné d'animaux ou de combats d'animaux traités en couleurs vives (voir aussi page 33).



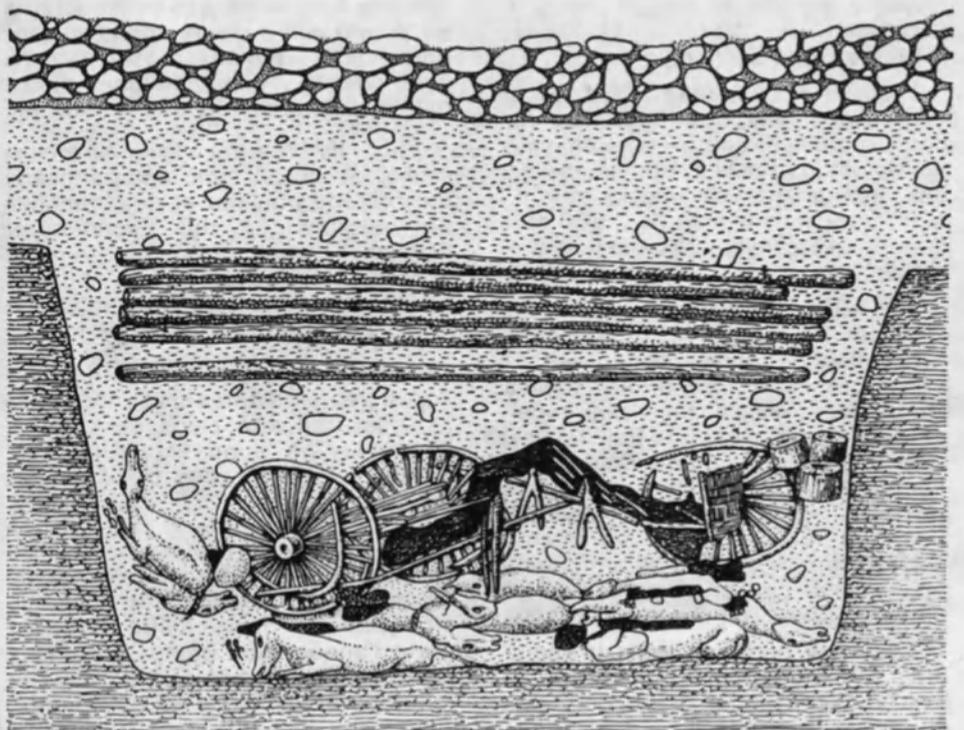
Photo A. Bulgakov © Editions d'art Aurora, Leningrad

PAR LA GRÂCE DU GEL ET DES VOLEURS

Dans les sépultures gelées de l'Altaï, massif montagneux de Sibérie, on a découvert quantité de vestiges datant des 6^e, 5^e et 4^e siècles avant notre ère. Extraordinairement conservés, ils nous apprennent une foule de choses sur les nomades des steppes. Ci-dessous coupe d'une tombe de la vallée de Pazyryk, dans l'Altaï, où les archéologues soviétiques firent les premières fouilles en 1929. La chambre funéraire, tapissée et couverte de troncs d'arbres, se trouvait au fond d'une excavation de 5 m de profondeur. Au niveau du sol elle était recouverte d'un terre de terre et de pierrailles (voir sur la photo ci-dessus une tombe de Pazyryk). L'air glacé de l'hiver pénétrait dans les interstices de la pierraille, si bien qu'une lentille de glace se formait sur la terre accumulée autour de la chambre funéraire. Toutes les tombes de Pazyryk avaient été visitées par des pillards qui, pour s'y introduire, avaient creusé le terre qui les recouvrait et déplacé les pierres (déprédations visibles sur l'image en coupe, où apparaît une espèce de cheminée d'éventration). L'eau s'était infiltrée par l'orifice de cette cheminée, et les vestiges funéraires — corps des cavaliers défunts, cadavres de chevaux sacrifiés, harnachements, tissus, tapis et vêtements, objets de cuir ou de bois, négligés par les pillards — se trouvèrent pris dans la glace. Le dessin du bas montre un sépulcre de Pazyryk où ont été ensevelis des chevaux avec un chariot équipé de roues à rayons, auquel on attelait quatre chevaux.



Dessin © Editions d'art Aurora, Leningrad



Dessin © Scientific American, New York

avaient besoin : nourriture, vêtements, habitation.

Le cheval représentait pour ces nomades, le principal moyen de déplacement. Outre les chevaux locaux, petits et résistants, ils aimaient tout particulièrement les grands coursiers rapides à la robe alezan doré d'Asie centrale : chevaux que l'on trouve dans les sépultures de chefs.

Grâce aux fouilles, nous savons maintenant comment les anciens nomades sellaient leurs chevaux. Les selles étaient faites de deux coussins de feutre moelleux, bourrés de poils de cerfs, auxquels on fixait les courroies du poitrail et du trousse-queue, empêchant ainsi la selle de glisser vers l'avant ou vers l'arrière.

Les étriers n'avaient pas encore été inventés; ils ne feront leur apparition que mille ans plus tard. La bride consistait en une têtère fermement maintenue aux barettes de mors par une courroie fixe, une muserolle et un chanfrein.

Ils habitaient soit des yourtes facilement démontables, soit, en période de nomadisation, des chariots couverts, soit encore des maisons en rondins fendus, ce qui confirme l'habileté de leurs charpentiers, habileté dont témoigne la construction des sépultures de l'Altaï.

Leurs récipients étaient en bois et en poterie, les sacs et les gourdes étaient en cuir. Les vêtements des nomades de l'Altaï consistaient en une chemise tissée en fibres de chanvre et un caftan en fourrure ou en feutre. Les pantalons étaient cousus dans de fines peaux de daim. Ils portaient en outre d'étroits collants de daim et de hautes bottes de cuir à semelle souple.

Le costume se complétait par une toque à oreillettes et des ceintures de cuir à boucle d'argent. Les femmes portaient une pelisse de cuir doublée de fourrure d'écureuil avec d'étroites manches décoratives et de courtes bottes de fourrure et de cuir à semelle souple.

Pour la guerre, ils étaient armés de haches de bronze, de dagues en fer, d'arcs et de flèches. Ils se protégeaient à l'aide de boucliers faits de baguettes et de lanières de cuir entrelacées.

Les anciens peuples de l'Altaï se regroupaient en clans ou en tribus comprenant des chefs et une noblesse possédante. Au sein de la cellule familiale, le rôle le plus important était dévolu à l'homme qui remplissait les fonctions de gardien de troupeau et de guerrier. La femme et mère était aussi très respectée.

Sans doute ne trouvait-on de concubines que dans les groupes riches, au sommet de la hiérarchie sociale. Conformément à l'usage, la favorite était tuée après la mort de son maître, afin de l'accompagner dans l'au-delà.

Bien que les habitants de l'Altaï aient vécu dans des lieux difficiles



GRIFFONS, FAUVES ET GIBIER POUR SELLES ET TENTURES

Des tissus fastueusement travaillés ont été découverts dans les tombes de Pazyryk. Les couleurs n'en sont pas altérées. Certains d'entre eux ont été importés de contrées lointaines, d'Iran ou de Chine. Tapis et tentures ornaient les tentes des nomades des steppes, et leurs teintures demeurent éclatantes de rouge, de bleu, de jaune et de vert diversement nuancés. Ils étaient souvent couverts de motifs raffinés, hommes, animaux ou créatures fabuleuses. Ainsi, sur ce fragment de tenture trouvé à Pazyryk, on voit une singulière créature, mi-humaine mi-léonine (1). Magnifiquement carapaçonnés, les chevaux partagent la sépulture de leur maître. Des couvertures de selle, en feutre, sont entièrement rebrodées d'applications décoratives qui relatent le plus souvent des combats d'animaux (voir aussi photos couleurs page 30). Les dessins ci-dessous montrent quatre motifs animaliers d'une couverture de selle de Pazyryk. Les formes des bêtes ont été découpées dans le cuir et partiellement recouvertes d'une feuille d'or ou d'étain : (2) Lion au museau massif, gueule ouverte; (3) Aigle – griffon attaquant un lion – griffon à l'encolure; (4) Griffon saisissant un élan au galop; (5) Bouquetin de montagne, un tigre lui ouvrant la gorge (voir aussi pages 34 et 35). Les hachures et stries du corps, indiquant la musculature de la bête, sont typiques d'une technique graphique des artistes de l'Altaï.

1

Photo A. Bulgakov © Éditions d'art *Aurora*, Leningrad

Dessins tirés de « Frozen Tombs of Siberia », par Sergueï I. Roudenko ,
© J. M. Dent and Sons, Londres 1970



2

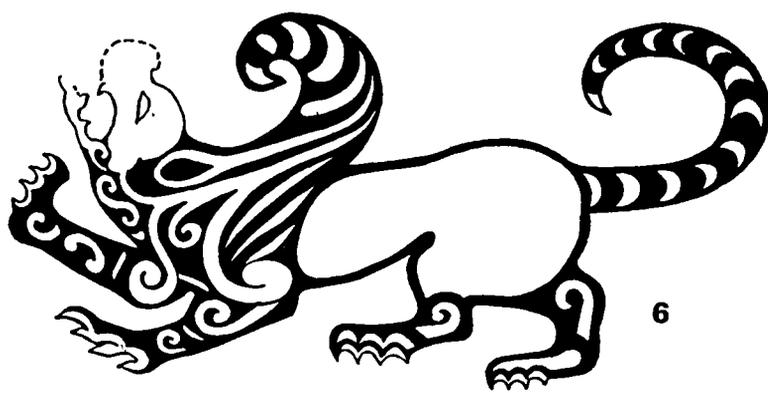
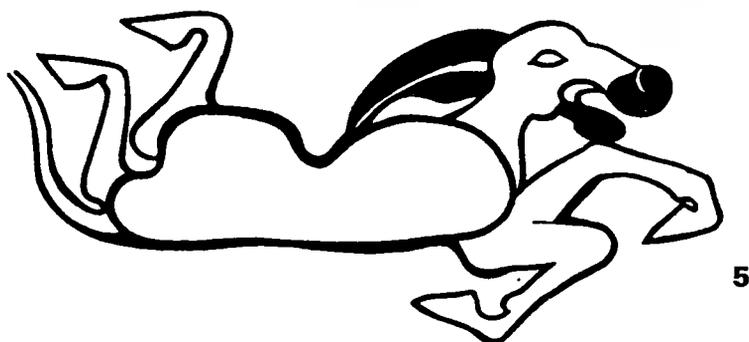
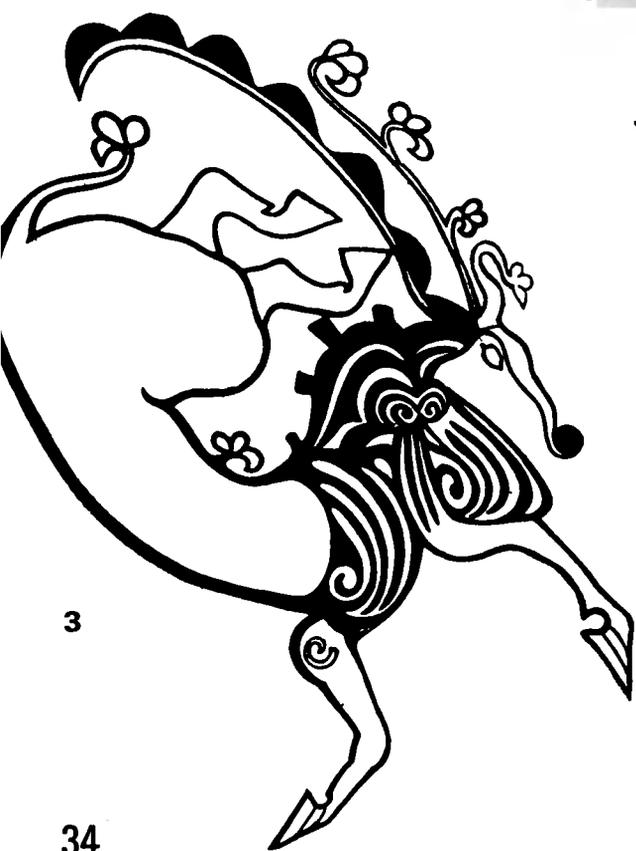


3



4 5





Sur le tatoué de Pazyryk la culbute d'animaux fantastiques

L'une des découvertes les plus intéressantes, les plus déconcertantes aussi, faite à Pazyryk, fut celle du corps embaumé d'un chef de tribu, âgé de quelque soixante ans et dont le corps bien avant sa mort avait été recouvert de tatouages. Une multitude d'animaux réels ou imaginaires – tapis ou bondissant sur une proie, galopant, piaffant ou fuyant – courent pêle-mêle sur ses deux bras, sur une partie d'une jambe, sur la poitrine et sur le dos. Conservés par le froid, les motifs étaient obtenus par piquetage de la peau et application de suie dans les perforations. Sur cette double page, nous montrons les dessins de neuf créatures bondissant sur l'homme tatoué ainsi qu'une photo (4) d'un détail agrandi figurant sur le bras droit du chef : on y reconnaît un cerf doté d'un bec d'aigle et de longs andouillers sommés de têtes d'oiseaux. Les chiffres portés sur le dessin (11) indiquent la position de quelques-unes des bêtes sur le corps du chef vu de face. Du sein gauche à l'épaule, un griffon dont la queue enroulée se termine en tête d'oiseau ou de serpent (1). Un poisson (10) et quelques mouflons s'étendent du genou à la cheville. Un cortège fantastique court sur son bras droit, de la main à l'épaule, composé d'un onagre (5), d'un monstre ailé à corps de félin (6),

d'un carnassier avec ses crocs (9) et d'un bélier (7). Remarquons l'extraordinaire torsion de la croupe du bélier, de même que celle de la bête fantastique (3) à l'arrière du bras droit. C'est ainsi que les artistes de l'Altaï représentaient les animaux attaqués par des bêtes plus puissantes. Parmi les motifs du bras gauche, on reconnaît un animal aux membres antérieurs repliés, un mouflon peut-être (2), ainsi qu'une bête fabuleuse combinant les traits d'un cerf, d'un aigle et d'un félin (8). Que signifient ces tatouages ? L'archéologue soviétique Sergueï I. Roudenko, qui entreprit les fouilles des kourganes gelés de Pazyryk écrit dans son livre *Frozen Tombs of Siberia* que ces tatouages « indiquaient peut-être une noble origine, ou bien représentaient une marque de courage, voire les deux ». Quant aux monstres tourbillonnants, « ils revêtaient sans doute une signification magique qui nous échappe encore ». Les tatouages de ce chef restent pour nous une énigme.

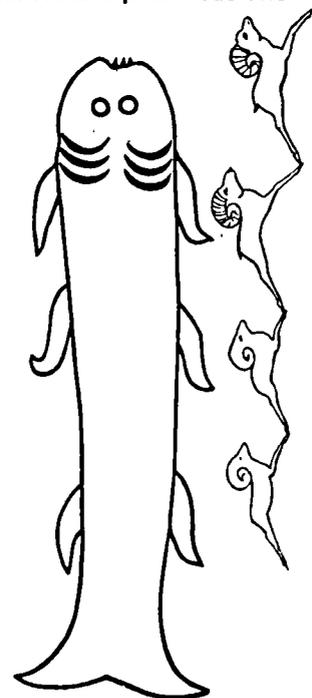
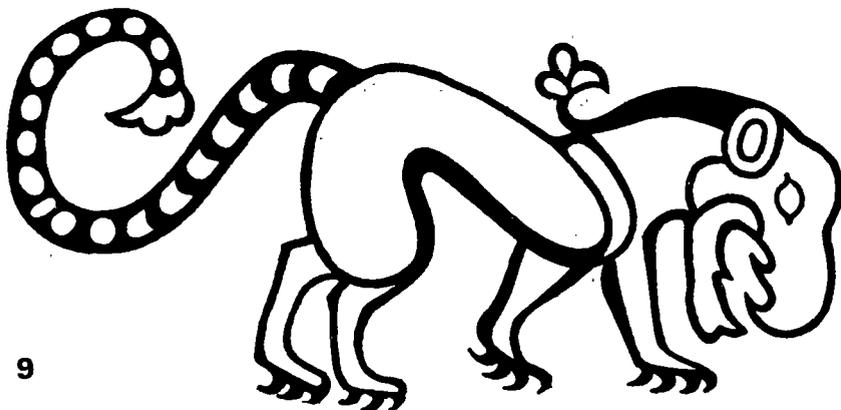
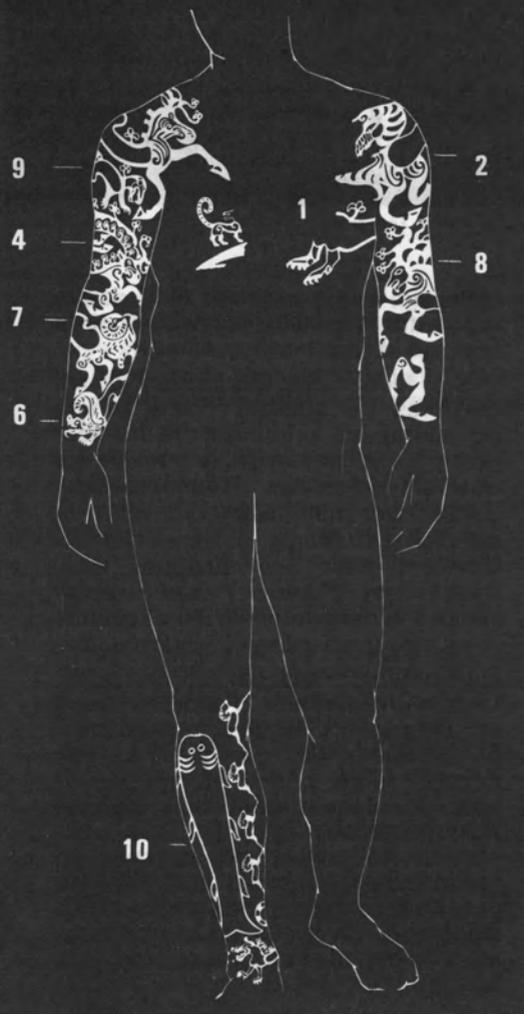




Photo © Éditions d'art Aurora, Léninegrad



Photo L. Tarassova © Éditions d'art Aurora, Léninegrad

SUITE DE LA PAGE 32

d'accès, éloignés de la civilisation antique, les découvertes faites dans les kourganes indiquent néanmoins d'importants échanges commerciaux et d'étroites relations avec les autres peuples.

C'est ainsi que les peuples de l'Altaï se procuraient des objets de luxe : tapis, tissus précieux et ornements. Les chevaux de selle d'Asie centrale, tellement prisés dans l'Altaï, étaient sans doute échangés contre des troupeaux de petits chevaux et de bêtes à cornes, de la fourrure, de l'or et de l'argent.

C'est ainsi que parvenait d'Asie centrale de précieux tapis de laine et des tentures d'Iran. De plus, grâce à leurs voisins orientaux, les Altaïques recevaient des soies brodées rarissimes et jugées, même en Chine, précieuses.

Parmi les trésors découverts à Pazyryk, un tapis de laine au point noué et de couleurs vives est particulièrement célèbre. Presque carré, il mesure environ 2 m² et représente des cavaliers, des biches paissant, des griffons et il est orné d'un rinceau fleuri. C'est le plus vieux tapis du monde. Il atteste la remarquable maîtrise des tapissiers iraniens.

Les populations de l'Altaï entretenaient des relations étroites avec leurs voisins. Les mariages mixtes qui s'ensuivirent expliquent que les hommes et les femmes trouvés dans les sépultures présentent des caractères physiques européens, mais aussi indo-européens ou mongoloïdes mélangés. On a émis l'hypothèse que ces populations altaïques, comme les Scythes, parlaient des dialectes iraniens.

L'art des tribus du Haut-Altaï est

unique en son genre par son extraordinaire profusion. Il complète fort bien l'image trop limitée que l'on se faisait de l'art des Scythes, dont seuls des objets en métal, en os et en céramique avaient été conservés.

D'après l'ensemble qui s'est constitué, on peut dire que l'art des anciennes tribus de l'Altaï fait partie de ce que l'on a appelé « l'art animalier » des Scythes. L'extraordinaire quantité d'objets de la vie quotidienne, de vêtements et de harnachement permit de conclure au très large essor de l'art chez les nomades de l'Altaï.

Ces objets, décorés avec art, avaient accompagné des êtres humains tout au long de leur vie. Ils étaient dus à des artistes populaires qui avaient créé un art décoratif représentant bêtes sauvages, animaux domestiques et oiseaux, réels et fantastiques. Il s'agissait d'un art imagé, épique, exprimant l'univers spirituel d'un peuple, ses croyances et sa vision du monde.

Les habitants de l'Altaï s'imprégnaient des images les plus expressives des arts des tribus voisines auxquelles ils apportaient leurs caractéristiques propres et leur interprétation. C'est de cette façon que des figurations de sphinx et de griffons, empruntées à l'Asie occidentale pénétrèrent dans leurs œuvres, ainsi que des motifs de lotus, de palmettes ornementales et d'arabesques géométriques dont l'origine lointaine se trouve en Égypte et dans les pays du Proche-Orient.

Il est possible que la grande quantité de matériaux dont disposaient les nomades de l'Altaï ait favorisé le développement de leurs œuvres d'art.

L'élevage leur permettait de produire un feutre superbe, du cuir et de la fourrure d'excellente qualité.

Sur leurs terres poussaient divers conifères (le mélèze et une variété de cèdre) qui produisent le meilleur bois pour la gravure; on y trouvait des couleurs végétales (henné, indigo, garance) et minérales (ocre, colcotar ou pigment rouge, cinabre). Ils extraient enfin les quantités d'or, d'argent et d'autres métaux nécessaires à la décoration de leurs œuvres.

Les chevaux de selle étaient particulièrement prisés par les nomades. Leur harnachement d'apparat devait en faire des créatures fantastiques. Ils portaient des masques de cuir décoré, leurs brides étaient enjolivées de plaquettes de bois sculpté, recouvertes de feuille d'or. Les cousins et les couvertures de selle en feutre étaient ornées d'application de petits personnages polychromes. La crinière et la queue étaient maintenues dans des fourreaux de cuir brodé.

Les vêtements et les bottes des habitants de l'Altaï se distinguaient par les applications de feutre de couleur, de fourrure, de cuir; ils étaient brodés d'arabesques en fils de laine et en tendons que l'on recouvrait d'étain.

Les tapis de feutre et les tentures étaient de véritables chefs-d'œuvre très colorés. On les accrochait aux murs et on en recouvrait le sol des habitations. Même les petits pieds des tables de campement étaient sculptés en forme de tigres.

Les sacoches de cuir et de fourrure dans lesquelles on gardait le fromage et d'autres produits, les gourdes, les petites besaces à grains de

GRIFFONS ENCORE...

Un griffon attaquant un cerf, ce thème plastique si souvent traité par les artistes de la steppe (voir couverture de dos), Pazyryk en offre un autre exemple frappant (photo tout à gauche). Sculptée dans le bois au 5^e siècle avant notre ère, 36 cm de haut, cette œuvre offre en quelque sorte le sujet en abrégé, la tête symbolisant chaque animal en son entier. La crête, les oreilles et les ailes du griffon sont faits de cuir épais, comme les oreilles du daim et ses andouillers figurés par des têtes de coq au long cou. A gauche deux griffons s'enroulent sur cet ornement de bride découvert dans une sépulture de Touetka, dans l'Altaï. A droite, intacte à miracle, une tête de griffon en cuir, long bec incurvé et crête déliée, mise au jour à Pazyryk.



Photo © Éditions d'art Aurora, Léninegrad

chanvre et de coriandre importé, étaient décorées d'éléments de couleurs vives. On décorait aussi haches, hampes de flèches et boucliers. Pas un objet, semble-t-il, que la main d'un artiste n'ait décoré.

Carnassiers (tigre, loup) et animaux sauvages (élan, cerf, bouquetins, bélier) sont représentés d'une manière tellement vivante et réaliste que les artistes de l'Altaï témoignent ainsi de leur grande connaissance du mode de vie et de déplacements de ces bêtes.

Tout aussi impressionnantes sont les créatures fantastiques — griffons et tigres ailés — créés à partir d'animaux et d'oiseaux réels et qui reviennent plus fréquemment sur les objets des populations de l'Altaï que sur ceux des Scythes.

La maîtrise dont faisaient preuve les artistes dans tous les domaines de l'art n'a pas cessé, jusqu'à aujourd'hui, de nous étonner. Élaborée au cours de générations successives et à partir d'un art populaire, cette technique n'était pas le secret d'un ou de plusieurs maîtres.

L'art de l'Altaï reste l'un des sommets de la composition. La virtuosité avec laquelle les sculpteurs sur bois, sur os et sur corne disposaient un sujet sur la forme imposée par l'objet à décorer, provoque le ravissement. Ils allongeaient ou réduisaient audacieusement les différentes parties du corps de l'animal, hypertrophiant la tête, déformant les parties antérieures ou postérieures des corps. Ils maîtrisaient tous les genres avec un succès égal, depuis le modelé et le dessin sculpté jusqu'aux personnages en relief.

Leur art se caractérise par l'association de plusieurs techniques de sculpture sur une même œuvre, par l'usage de matériaux très variés, par l'enluminure ou le placage à la feuille d'or, d'argent ou d'étain.

Un ornement de bois, en forme de griffon tenant une tête de renne dans son bec, se distingue par la complexité de son exécution (voir notre couverture de dos). On trouve également des exemples de sculptures molles en cuir et en feutre, dont

d'étonnants cygnes en feutre de couleur, qui auraient, pense-t-on, décoré le dais d'un char funéraire.

L'art de l'Altaï met souvent en scène des sujets d'un grand dynamisme expressif où carnassiers et griffons attaquent des cerfs, des élans, des bouquetins ou des béliers. Peut-être est-ce là l'image d'une époque où les nomades se faisaient constamment la guerre.

C'était aussi une époque de démocratie militaire, avec ses héros en l'honneur desquels on composait des chants et des légendes épiques. On a d'ailleurs trouvé des instruments de musique dans les kourganes : harpes à plusieurs cordes et tambourins.

Les fouilles des kourganes gelés de l'Altaï ont permis de découvrir cette culture ancienne et originale qui exerça certainement une grande influence sur tout l'art du monde scythe. Dégagées de leur gangue de glace, les œuvres des maîtres de l'Altaï font maintenant partie intégrante des chefs-d'œuvre de l'art mondial.

Maria P. Zavitoukhina

LES PETITS ÉLANS

Ces têtes d'élans en bois (un peu moins de 10 cm) provenant de Pazyryk, servaient d'ornements de bride. Leurs andouillers ont disparu. L'élan revient souvent dans l'art des nomades du Nord.

Photo © The Metropolitan Museum of Art, New York



LES GRANDES CAVALERIES D'OUTRE-TOMBE

par *Mikhaïl P. Griaznov*

PENDANT des siècles, les immenses étendues de steppes, allant du Danube à la Grande Muraille de Chine représentaient une seule aire historique et culturelle. De nombreuses tribus au passé historique et ethnique distinct, mais en relation constante les unes avec les autres, créèrent une culture commune. Celle-ci, pour l'essentiel, passa par les mêmes étapes sur toute la zone des steppes.

Ce développement a commencé à l'énéolithique — époque de transition entre l'âge de la pierre et l'âge du bronze. Dans les steppes d'Eurasie, cette transition a coïncidé avec le passage d'un système d'économie primitive (chasse, pêche, cueillette) à un système d'économie de production, principalement l'élevage.

Cette simultanéité du développement historique commun à toutes les tribus de la steppe fut particulièrement évident lorsqu'elles devinrent nomades, c'est-à-dire plus mobiles, et que les acquis culturels purent circuler librement de tribu à tribu.

On utilise fréquemment les expressions : « cultures de type scytho-sibérien », « style animalier scytho-sibérien », etc. Mais la partie asiatique de la culture scytho-sibérienne est encore très peu connue. Les monuments du nord de la Mer Noire, le problème de l'origine des tribus scythes proprement dites et la façon dont s'est constitué le style animalier scythe retiennent plus particulièrement l'attention des « scythologues ».

Jusque-là, certains acquis semblaient intangibles : l'apparition au 7^e siècle avant notre ère de la culture et de l'art scythes, la propagation en Orient, avec quelque retard et des modifications de forme, de



Photos © Editions d'art Aurora, Leningrad

cette culture scythe issue de ses foyers présumés en Asie occidentale.

On connaissait depuis longtemps déjà les admirables vestiges des premiers nomades de Sibérie, magnifiques exemples d'un art original et l'étonnante collection d'objets en or de Pierre I^{er}, les kourganes de Pazyryk dans l'Altaï (voir page 31), les objets en bronze et les enceintes mégalithiques des kourganes tagars, sur le lénisséi.

Au cours des deux dernières décennies, on a découvert au centre et au sud du Kazakhstan, dans les contreforts occidentaux de l'Altaï et à Touva, des objets datant de la première époque scythe. Il apparaît clairement que les cultures de type scythe se sont développées simultanément en Orient et en Scythie proprement dite.

La découverte en 1971 en plusieurs points de l'aire scytho-sibérienne de trois remarquables vestiges : le kourgane royal Ptitchata Mogila (en Bulgarie, près de Varna), deux riches sépultures dans la Vissokaïa Mogila sur le Dniepr, et le kourgane royal Arjan, à Touva, a surpris beaucoup de scythologues.

Tous datent du 8^e-7^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire d'une époque

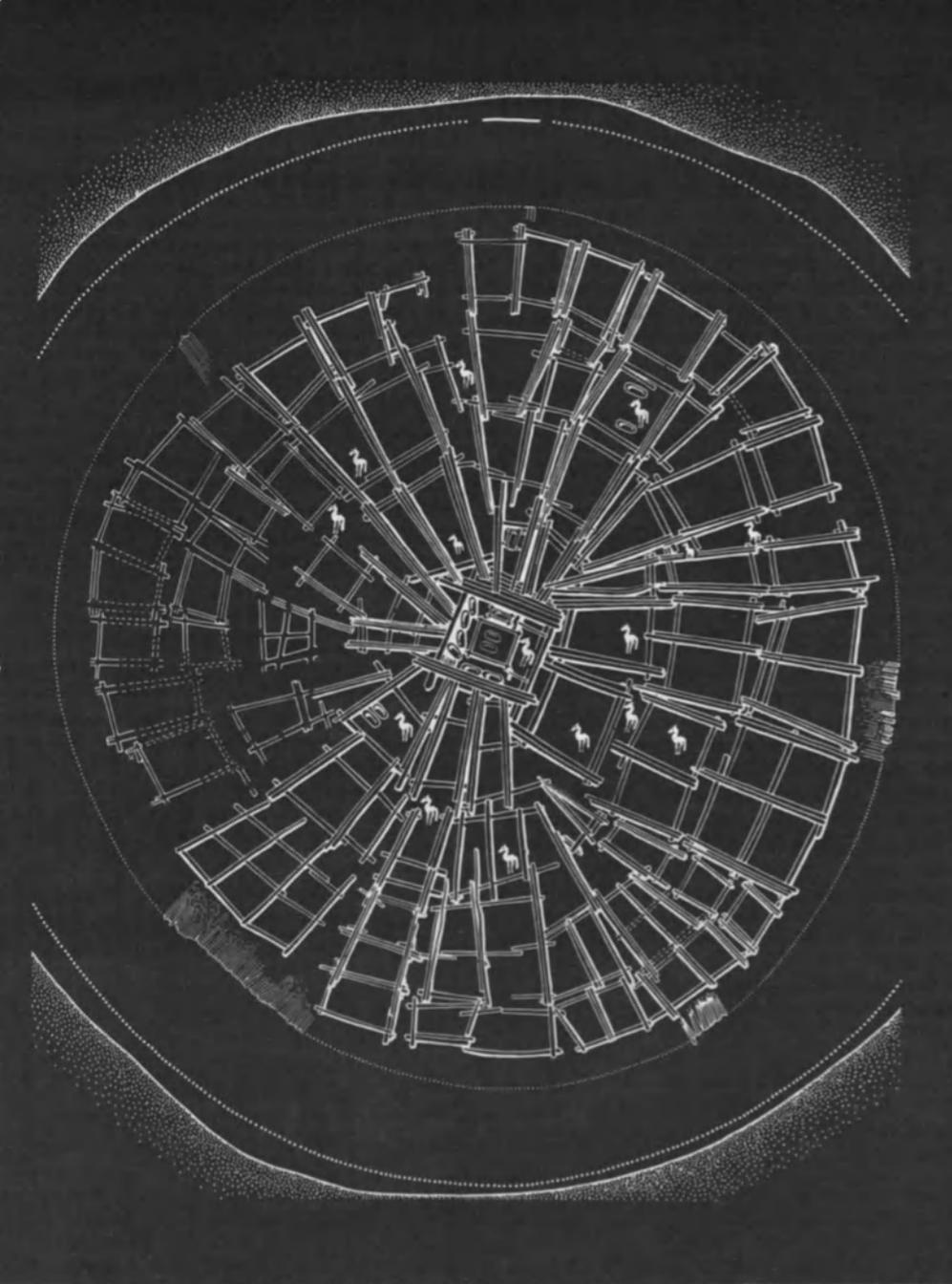
qui précède la première période scythe. Mais la majorité des chercheurs estime que les deux premières sépultures appartiennent à l'époque pré-scythe ou cimmérienne. Par contre, le kourgane Arjan, lui, appartient bien à une culture en formation de type scytho-sibérien, plus ancienne encore que la première époque scythe.

Afin de saisir l'importance de ces découvertes touchant à l'origine et à la constitution de la culture scytho-sibérienne, il faut examiner le kourgane Arjan en détail.

Arjan est un immense kourgane de pierre, le plus grand des monts de Saïan. Il mesure 120 m de diamètre. Sous son remblai de pierre, une grande construction en bois s'est admirablement conservée : à même la terre une loge en rondins de plus de 65 m², autour de laquelle étaient disposés 70 puits dessinant des rayons et des cercles pour former une aire en bois, d'environ 3 m de profondeur et entièrement recouverte par un plafond.

J'ai moi-même dirigé les fouilles de ce kourgane pendant 4 ans. Bien qu'il ait déjà été fouillé et même pillé à plusieurs reprises dans l'Antiquité, nous sommes parvenus à rassembler un grand nombre d'ob-

MIKHAÏL PETROVITCH GRIAZNOV, membre de l'Institut d'archéologie de l'Académie des Sciences de l'URSS, à Leningrad, a dirigé les fouilles dans le kourgane d'Arjan à Touva et dans ceux de Pazyryk dans l'Altaï. Professeur d'archéologie sibérienne à l'Université de Leningrad, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont l'un est consacré au premier kourgane de Pazyryk.



Les chefs nomades étaient souvent inhumés avec leurs chevaux — par dizaines parfois, comme dans la vaste sépulture Arjan, dans les montagnes de Saïan (République autonome de Touva). Sur notre page de gauche à Arjan : vestiges d'une immense structure circulaire de bois (environ 8 siècles avant notre ère) d'un diamètre de 120 mètres. A gauche, le plan de la sépulture d'Arjan avec ses chambres mortuaires en nid d'abeilles. De petites images de chevaux indiquent le lieu d'ensevelissement des chevaux — jusqu'à 30 dans chaque chambre. Ci-dessous à gauche, plaque de bronze à panthère enroulée, découverte à Arjan, l'une des plus grandes jamais mises au jour jusqu'ici.



jets et à reconstituer de façon détaillée les somptueuses funérailles royales.

C'est pendant le mois de septembre que des milliers de gens s'étaient rassemblés sur les lieux des funérailles. Pendant toute une semaine, ils avaient abattus plus de 6 000 troncs d'arbres et s'en étaient servis pour construire l'immense plateforme à plusieurs cellules.

Dans la cellule centrale, une petite chambre funéraire, aux murs doubles et à plafond, était installée sur une litière molle faite du crin de la queue et de la crinière des chevaux. Parés de riches habits d'étoffes importées aux couleurs vives et de fourrures (zibeline, etc.), les restes du roi et de la reine y étaient déposés dans deux sarcophages distincts, creusés dans des troncs.

Le tombeau avait été pillé. De la grande quantité d'ornements précieux qu'il contenait, seule une infime quantité était demeurée intacte : une applique en or, quelques feuilles d'or, un collier et des perles de turquoises, vingt petits disques en turquoise, incrustés probablement dans des plaques (volées par les pillards) en or massif avec des représentations d'animaux.

Huit sarcophages creusés dans des troncs avaient été répartis sur trois côtés de la chambre funéraire royale. Les corps de hauts dignitaires de la noblesse, membres de l'escorte royale, y reposaient. Tous, sauf un, étaient âgés, tous portaient de riches vêtements de fourrure ou de laine.

Seuls certains sarcophages contenaient des ornements en or ou en turquoise, des flèches de bronze, une dague et d'autres objets. Cinq autres dignitaires étaient enterrés dans des cellules voisines.

Le long du quatrième côté de la chambre funéraire, se trouvaient six chevaux de selle au luxueux harnachement, dont il ne restait plus que quelques ornements en or, en argent, en pierres de couleur et en défense de sanglier, et des courroies de bride et de selle. Il s'agissait là sans doute des chevaux personnels du roi.

On peut supposer que d'importants groupes, représentant les nomades de toutes les tribus des steppes de l'actuel Touva, qui lui étaient soumises, s'étaient réunis pour les funérailles du roi. Ils étaient arrivés, portant des dons dignes de la circonstance.

Dans sept des cellules situées à l'est de la cellule centrale, ils avaient inhumé 138 chevaux, 30 chevaux dans chacune des trois cellules, 15 dans chacune des trois suivantes et 3 dans la dernière. Les chevaux d'une même cellule appartenaient tous à la même tribu. Tous étaient harnachés et sellés, tous étaient de vieux étalons.

On a trouvé peu d'ornements de harnais, mais de magnifiques spécimens du style animalier scytho-sibérien : une immense figure de carnassier en bronze, enroulée en spirale, et une petite tête de cheval bridé, en ivoire.

On peut également supposer que participaient aux funérailles du roi des « délégations » des pays voisins. Celles-ci avaient placé leurs dons dans 6 cellules situées au nord et au nord-est de la cellule centrale. Dans ces cellules on trouva les cadavres de chevaux de selle groupés par 2, 5, 10 etc.

Les brides et les ornements de bride de chaque groupe de chevaux étaient différents. Cinq ornements ou enseignes, aux mouflons monumentaux en bronze, sont particulièrement remarquables.

Dans un des cas, les chevaux escortaient deux nobles vieillards enterrés à leurs côtés dans des sarcophages. Ils venaient sans doute de loin pour accompagner le roi qui était hautement vénéré non seulement dans son pays, mais aussi au-delà de ses frontières.

Il semble probable que la participation de représentants étrangers à des funérailles de grands chefs se pratiquaient fréquemment chez les nomades dans le passé.

Ainsi l'inscription d'une ancienne épitaphe turco-mongole nous apprend qu'aux funérailles du premier *kagane* ou chef turc, s'étaient rassemblés « pleurant et gémissant » des représentant de tous les confins de la terre, y compris ceux des tribus turques indépendantes, des peuples des bords du Pacifique, de la taïga sibérienne, d'Asie centrale et même des « Avars » et des « Roums », autrement dit des envoyés des steppes de la Mer Noire et de la lointaine Byzance.

D'après les restes du repas funéraire, nous pouvons évaluer le nombre des participants aux funérailles. Disposées en demi-cercle autour du kourgane Arjan, on trouve les ruines de plus de 300 petites enceintes rondes en pierre, à l'intérieur desquelles n'ont été retrouvés que des ossements de chevaux : uniquement des fragments d'os du crâne et de la partie inférieure des pattes.

Ce sont apparemment les restes des chevaux sacrifiés qui furent déposés sur les lieux du repas funéraire, une fois leur viande mangée et le repas terminé. Ce type de rituel était très répandu chez les nomades depuis la plus haute Antiquité. Si un cheval a été consommé dans chaque enceinte, le nombre total de convives devait donc dépasser 10 000.

Le kourgane Arjan est un témoignage éclatant de l'antériorité des cultures de type scytho-sibérien déjà constituées, sur celles dites de la première époque scythe. Les vestiges des monts de Saïan et de l'Altaï ne laissent aucun doute à cet égard. Ils sont indiscutablement de style scytho-sibérien. Les exemples les plus intéressants sont ce qu'on a appelé « pierres aux cerfs ».

Plusieurs de ces pierres furent déjà trouvées au siècle dernier non loin d'Arjan. Nous avons nous-mêmes trouvé un fragment d'une de ces pierres à Arjan même sur le plafond d'une des cellules. Ce sont des colonnes à section ronde ou carrée, ou bien encore en forme de dalle, qui représentent conventionnellement un guerrier armé.

Elles peuvent mesurer entre 0,50 m et 3 m. Une ceinture à laquelle sont suspendus un arc, un poignard, une hache et d'autres armes, « ceint » leur partie inférieure. Plus haut, là où devrait se trouver le visage du guerrier, il y a généralement trois petits traits obliques et parallèles avec, de chaque côté, des pendentifs d'oreille et plus bas un torque ou un collier.

De nobles cerfs, souvent accompagnés d'autres animaux, sont généralement représentés sur la surface lisse de la pierre. C'est ce qui leur vaut cette appellation de pierres aux cerfs même, ce qui est souvent le cas, lorsque les cerfs sont absents.

On a surtout trouvé des pierres aux cerfs dans les steppes de Mongolie. Il y en a beaucoup à Touva et dans les régions voisines de la Transbaïkalie et de l'Altaï. Plus à l'Ouest, et jusqu'au sud de l'Oural celles que l'on trouve sont généralement isolées.

Dans l'Oural, les effigies de guerriers en pierre sont d'un style encore plus conventionnel. Sur la face plate de la pierre, ne sont représentés que hache et poignard, parfois une ceinture.

Les stèles du Nord-Caucase se rapprochent beaucoup des pierres aux cerfs, bien qu'elles constituent une variante originale des représentations conventionnelles du guerrier. Enfin,

Le dessin ci-contre restitue le graphisme qui se déploie sur les pans d'une « pierre aux cerfs » (environ 8 siècles avant notre ère), mise au jour dans les steppes de Mongolie. En dépit de leur appellation, due aux figurations de cerfs, ces pierres évoquent en fait des guerriers nomades. Celui-ci porte un anneau au cou, et un autre anneau à l'oreille. Des armes, dont un poignard et une hache, sont accrochées à sa ceinture, et les cerfs mènent obliquement leur course autour de lui. Nombre de ces pierres, hautes de 1 à 3 mètres, ont été découvertes en Mongolie dans la République autonome de Touva (URSS), d'autres, un peu différentes, dans l'Oural.

plus à l'Ouest il devait y avoir une autre variante encore de ces sculptures; l'une d'entre elles fut trouvée en Roumanie, l'autre en Bulgarie dans le remblai du kourgane Ptitchata Mogila.

La sculpture monumentale des steppes asiatiques et de la Mer Noire avec sa représentation conventionnelle du guerrier apparut et se développa aux tous débuts de la constitution de la culture des premiers nomades de type scytho-sibérien.

Cette représentation de guerre relève d'un processus de création et d'évolution commun à l'immense région des steppes, comme le style animalier scytho-sibérien qui se retrouve sur tout le territoire compris entre le Danube et la Muraille de Chine.

Les premiers vestiges de la culture scythe sont encore peu nombreux dans les steppes de l'Altaï et de la Mer Noire. D'après les matériaux découverts dans le kourgane Arjan, et d'après les vestiges de moindre importance trouvés dans l'Altaï, on ne peut pas encore se faire une idée d'ensemble de l'origine et de l'élaboration des cultures de type scytho-sibérien. Mais il est possible, d'ores et déjà, de tirer quelques conclusions importantes.



On ne peut plus affirmer que les cultures de type scytho-sibérien se sont constituées, au 7^e siècle avant notre ère, à partir d'un foyer unique, d'où elles auraient rayonné dans toutes les directions, y compris l'Orient. En outre, il ne fait aucun doute que des populations entières se soient déplacées après le passage à l'élevage nomade.

La transition vers ce nouveau type d'économie encourageait le développement de nouvelles formes d'exploitation et de culture. Mais il est actuellement difficile de savoir quels étaient ces groupes de populations et leurs aires de déplacement.

De plus, il est aussi difficile de voir clairement comment, sur les immenses étendues de la steppe, apparurent et se développèrent simultanément dès le 8^e siècle, des cultures analogues, de type scytho-sibérien, mais totalement indépendantes, originales et conformes à leur passé historique et aux conditions du pays où elles se trouvaient.

Grâce aux larges échanges qui se sont effectués entre tribus, tant par la guerre et le pillage que par le commerce, le troc, etc., en tant de paix, les acquisitions culturelles d'une tribu recevaient une large diffusion au sein des autres groupes.

Il est évident, enfin, que les anciennes tribus des steppes asiatiques furent à l'origine des cultures de type scytho-sibérien au même titre que leurs contemporains scythes. Il est même possible que l'apport des tribus asiatiques, de l'Altai et de Touva par exemple, ait été parfois plus considérable que celui des Scythes proprement dit.

Le moment semble donc venu de se demander si la Scythie européenne était bien le foyer de la culture scytho-sibérienne, comme nombre de spécialistes le croyait jusqu'à ce jour. Car, elle n'en occupait que la lointaine périphérie, à proximité des civilisations méditerranéennes, dont le voisinage et la fréquentation purent parfois étouffer sa propre activité créatrice.

Mikhail P. Griaznov

LES CHAMANS VERS DES CON

La puissance et la mobilité caractérisent, dans l'infinie variété de ses représentations, le griffon dans l'art des steppes. Ici, regard et bec d'aigle, la tête d'un griffon orne une poignée d'épée scythe du 5^e siècle avant notre ère, trouvée au Kouban, à l'est de la Mer Noire.

Photo © Éditions *La Pensée*, Moscou



ET LE VOYAGE MYTHIQUE GRÈES FABULEUSES

par

Grigori M. Bongard-Lévine

et Edvin A. Grantovski

POUR originale qu'elle soit, la culture des Scythes a néanmoins subi l'influence des cultures d'autres peuples. A son tour, elle a laissé sa marque dans les sociétés antiques et l'Orient ancien et plus fortement encore dans le vaste monde des tribus d'Europe et d'Asie septentrionale.

Il y eut un cycle de légendes épiques où se reflétait la vie spirituelle des Scythes. Cette épopée scythe n'est pas parvenue jusqu'à nous, mais il est possible d'en retrouver les traces à la faveur des liens ethniques existant entre les tribus et les peuples des steppes méridionales de la Russie à l'époque scythe.

Par ailleurs, nous sommes informés des échanges qu'entretenaient les Scythes avec leurs voisins, les habitants de la zone boisée du nord de l'Eurasie (dont les descendants conservaient encore, il n'y a guère, les traditions folkloriques), jusqu'aux Grecs, dont la riche littérature livre certains témoignages. Enfin, des Scythes ont séjourné en Grèce.

Ainsi, certains écrivains et philosophes de l'Antiquité évoquent le Scythe, Anacharsis, que les Grecs rangeaient au nombre des « Sept Sages de l'Antiquité ».

Les textes de l'Antiquité nous apportent donc divers renseignements sur les Scythes : ils mentionnent en particulier certains rois de leur épopée, des héros légendaires, des divinités et des êtres fantastiques comme les Arimaspes, guerriers à un seul œil (Hérodote nous dit que leur nom vient de deux mots scythes, *arima* : un et *spou* : œil), les griffons « gardiens de l'or », etc.

Tous ces textes attestent chez les Scythes l'existence de notions mythologiques et religieuses complexes.

Les auteurs de l'Antiquité — Grecs et Latins — évoquent souvent ces thèmes, mais ne nous ont pas transmis leurs sources. Toutefois, il y a une empreinte de la tradition scythe épique dans certains textes de l'Antiquité où des héros grecs se trouvent dotés de traits appartenant à leurs homologues scythes en quelque sorte « émigrés » de leur lieu d'origine vers le nord de la Scythie.

C'est chez ces peuples du Nord-Est de l'Europe et de la Sibérie, loin des régions de contact scytho-

grecques, que nous trouvons confirmation de l'origine scythe de ces motifs mythologiques.

Leur folklore recèle des créatures à œil unique, comme les Arimaspes, des créatures ailées, comme les griffons « gardiens de l'or » et des personnages apparentés à ceux de la mythologie grecque et dotés de caractères analogues : comme les filles du titan Phorkys, vierges ailées et meurtrières, vivant dans les ténèbres et ressemblant aux Gorgones et aux Grées ; ou le Vent froid qui, comme le Borée de la tradition grecque tardive, vit dans une caverne lointaine, etc.

Est-ce hasard que les mêmes thèmes se retrouvent dans les légendes de pays aussi éloignés les uns des autres que la Grèce et les régions boisées de l'Eurasie septentrionale ? Si les légendes grecques sont confirmées par une ancienne tradition littéraire, il n'en va pas de même pour celles du Nord de l'Eurasie qui viennent tout juste d'être restituées par les ethnographes et les spécialistes du folklore.

Dans la région comprise entre les steppes de l'Oural et de la Volga d'une part, et le massif de l'Oural et la Transouralie de l'autre, vivaient les Issédons, voisins des gens de l'Altaï et que connaissaient les Grecs. Les Issédons étaient connus tant par les récits scythes que par la narration d'Aristée qui semble les avoir vus lorsqu'il visita la Scythie au 7^e siècle avant notre ère.

Dans les forêts proches de l'Oural, sans doute sur les rives de la Kama et de la Volga, vivaient les Argipéens, au sujet desquels Hérodote écrivait : « Les Scythes qui vont chez eux emploient pour leurs affaires sept interprètes et sept langues. »

La découverte d'objets « importés », provenant du Nord de la Mer Noire atteste l'existence, à l'époque scythe, d'une voie commerciale parvenant jusqu'au sud de l'Oural et aux vallées forestières de la Volga et la Kama.

Ce qui explique les nombreux emprunts constatés dans les langues finno-ougriennes (qui rayonnèrent à partir des régions forestières de la Volga et de l'Oural) emprunts relatifs aux conceptions religieuses et mythologiques.

Ainsi, on retrouve « Vata », le nom du dieu du vent des Indo-Européens orientaux et des Scythes, dans le nom

GRIGORI MAXIMOVITCH BONGARD-LEVINE, vice-président de l'Association internationale d'étude du sanskrit, collabore à l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. Expert de l'Unesco, et lauréat du prix Jawaharlal Nehru, il a participé à plusieurs conférences internationales, consacrées aux problèmes culturels et à l'histoire de l'Asie centrale et de l'Inde. Il a écrit en collaboration avec Edvin A. Grantovski, un ouvrage sur le thème de l'article que nous publions ici, et intitulé : *De la Scythie à l'Inde* (Moscou, 1974).

EDVIN ARVIDOVITCH GRANTOVSKI, spécialiste de l'histoire ancienne de l'Iran, de l'Asie centrale et des Scythes, appartient à l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. Au nombre de ses ouvrages, citons : *Histoire des premières tribus iraniennes d'Asie centrale* (Moscou, 1970).

que les Ougriens, de l'autre côté de l'Oural, donnent à leur vent du nord (« Vat »).

Leurs fables sur « le vieil homme du Nord » rappellent les textes de l'Antiquité qui content pareillement comment « Borée » apporta le grand froid en Scythie. L'un et l'autre s'attaquent au voyageur, l'enveloppent de leur souffle brutal, le font tourbillonner, vont l'emporter et le tuer.

Que nous apprennent les découvertes archéologiques ? On a trouvé dans la région de la Kama des figurines rituelles, mi-oiseau, mi-bête sauvage à tête de loup ou de chien. Des créatures ailées, des « griffons » apparaissent maintes fois dans l'art scythe où ils sont généralement représentés avec une tête d'aigle, de lion ou de félin.

Mais dans certaines représentations scythes antérieures (6-5^e siècles avant notre ère) de la région de la Mer Noire, on trouve un oiseau à tête de chien. Et ce n'est pas par hasard qu'Eschyle (6-5^e siècle avant notre ère) dans son *Prométhée enchaîné*, nomme les griffons à forme d'oiseau « chiens silencieux », « qui n'aboient pas » (contrairement à la tradition antique du griffon à tête de lion).

Reportons-nous aux curieuses descriptions que donnent les textes de l'Antiquité de la « géographie » de la Scythie et des terres situées au-delà de ce pays.

En partant du sud et en allant vers le nord, on trouve des régions habitées par des peuples existant réellement, dont les Argippéens et les Issédons.

Au-delà, et jusqu'aux grandes montagnes du nord qu'on avait coutume d'appeler les Monts Rhipées, « vivaient » des tribus fabuleuses et des êtres fantastiques, les Arimaspes, les griffons et d'autres encore. C'était le domaine de Borée. Ces régions désolées étaient plongées dans les ténèbres et couvertes de neige ; il y régnait un hiver rigoureux.

Plus au nord encore, de l'autre côté des Monts Rhipées, dont les pics dorés touchaient le ciel, et autour desquels tournaient le soleil et les étoiles, dans de hautes régions montagneuses et, au-delà encore, le long de la Mer du Nord il y avait un pays au chaud climat où ne pénétraient pas les vents froids et où abondaient les fruits.

Un peuple heureux et sacré (les « Hyperboréens » de l'Antiquité) vivait dans les bocages et les forêts. Là, le soleil se levait et se couchait une fois l'an, le jour durait six mois et la nuit six autres mois. On semait le matin, on moissonnait à midi, et le soir on récoltait les fruits.

Qui étaient les auteurs de carte « géographique » ? Des Grecs ? Des Scythes ? Ou les deux ?

Il se peut que les Monts Rhipées aient représenté l'Oural. Les légendes qui concernaient l'or et les griffons ;

gardiens de l'or, relèvent sans doute des histoires rapportées à propos des mines d'or. Mais la chaîne de l'Oural est orientée du sud au nord, et on situait les Monts Rhipées en latitude sur l'étendue qui va du monde scythe au septentrion.

Aristote qui ne croyait pas les « fables » concernant l'immensité des Monts Rhipées, ne doutait pourtant pas de leur existence.

La « Mer du Nord » s'étendait au-delà encore, car les Scythes avaient peut-être des informations sur l'Océan Glacial. Mais, autre caractère fantastique, la tradition attribuait à ce pays un climat chaud et paradisiaque. En revanche, le jour et la nuit y duraient chacun six mois : il s'agit à l'évidence de l'alternance du jour et de la nuit polaires (même si, en fait, ils ne durent pas six mois).

Les ancêtres des Iraniens et des Indiens avaient cotoyés les ancêtres des Scythes et leur vie économique, sociale, culturelle et religieuse ressemblait à celle des Scythes.

En se fondant sur les documents fragmentaires, relatifs aux Scythes et à leur langue, et aussi sur le parallélisme des systèmes linguistiques indo-iraniens, les savants ont pu décrire les caractéristiques de la langue scythe et de ses dialectes, celles de leur organisation sociale et des attributs de leurs divinités.

Les documents indo-iraniens contiennent des descriptions qui correspondent précisément aux représentations que se faisaient les Scythes du Nord. Dans les grandes épopées de l'Inde, le *Mahābhārata* et le *Rāmāyana*, on trouve une description géographique du grand Nord.

Très loin, au Nord de l'Inde, au-delà des montagnes, des déserts, des pays et des peuples, au-delà des tribus et des royaumes, se trouvent les monts sacrés du Méru. Ils touchent le ciel de leurs cimes d'or et les astres tournent autour d'eux.

L'Océan du Nord est derrière le Méru, Océan Blanc ou Océan Lacté. Sur ses rivages et sur le versant septentrional du Méru vivent des hommes parfaitement heureux ; « ils ne connaissent pas le mal, sont indifférents aux honneurs comme au déshonneur et sont d'une beauté admirable et d'une grande force vitale. »

Au-delà du Méru, comme sur les sommets mêmes, le « soleil aux cheveux d'or se lève tous les six mois », là « pendant six mois il fait jour et pendant six mois il fait nuit », là « une nuit et un jour font un an. »

Il est également fait mention de l'immobilité de l'étoile polaire et de la position des constellations (que l'on ne peut observer en-dessous du 55^e degré de latitude nord).

Tous ces renseignements sur l'inaccessible Nord, l'oiseau Garouda les donnait à l'ermite Galava, avant de l'emporter vers ce lointain pays de félicité. Dans ces légendes, il est clair

qu'apparaît une très ancienne tradition. C'est là ce qui importe, car les données concernant les phénomènes polaires et contenues dans les textes indiens, datent d'une époque où il ne pouvait être question de l'influence de l'astronomie indienne.

On ne peut donc attribuer les thèmes polaires des légendes de l'Inde qu'à des « sources d'information » parvenues du Nord ; tout le contexte épique et mythologique dans lequel, selon la tradition indienne la plus reculée, ces thèmes se dessinent, indique qu'ils sont issus de légendes que les anciennes tribus indiennes tenaient de la parentèle tribale dont elles avaient jadis partagé l'existence.

Dans l'ancienne tradition iranienne (l'*Avesta*, le *Zend-Avesta* et les œuvres connexes de la tradition zoroastrienne) on retrouve des thèmes semblables : celui d'une terre bénie, habitée d'hommes heureux et beaux où le soleil ne se lève et ne se couche qu'une fois l'an et où 24 heures durent un an.

Leur bienheureux séjour se situait non loin des pays froids (où l'hiver dure dix mois et l'été froid seulement deux), près des grandes montagnes du Septentrion. Ces montagnes qui touchent le ciel ont la même fonction « astronomique » que dans les traditions indienne et scythe.

On est donc fondé à voir une origine commune aux légendes indo-iraniennes relatives aux pays de l'extrême-nord et aux traditions concernant les lointaines régions situées au-delà de la Scythie. Tout un cycle de représentations, liées les unes aux autres attestent une base archaïque commune.

Dans les trois traditions indienne, iranienne et scythe, tous les thèmes s'articulent pareillement : ils vont des régions géographiques réelles dans le sud, à des pays de légendes situés vers l'Océan du Nord.

Les pays légendaires sont inaccessibles au commun des mortels, et la mort met fin aux vaines tentatives de l'audacieux qui veut y pénétrer et se heurte à des êtres surnaturels.

Ainsi se dessine enfin cette « géographie humaine » que les Scythes, et, après eux les Grecs, voyaient au-delà de la Scythie, aux pieds des montagnes du Septentrion : Gorgones, Arimaspes, griffons, etc.

Les conteurs indiens, pour leur part, disaient qu'aux abords du Méru se trouve un désert de terrifiantes ténèbres où vivent monstres, vampires, femmes anthropophages et géants malfaisants.

Toutefois, en Inde, où il fait chaud, le thème de la « barrière hivernale » a presque entièrement disparu. Dans les légendes iraniennes, géographiquement et ethniquement plus proches des Scythes, il est question de la terrible rigueur du froid venu des grandes montagnes du Septentrion et de la mort qui guette le héros dans



ŒIL POUR ŒIL

Au-delà de la Scythie, disait la légende, vivaient, en un étrange voisinage, Arimaspes et griffons. Ces êtres fabuleux ne faisaient pas toujours bon ménage, comme en témoignent ces deux images où s'affrontent des Arimaspes, géants pourvus d'un seul œil, et les griffons, gardiens de l'or des Scythes. Cet épisode légendaire devait être fort populaire en de vastes régions à en juger par la frappante similitude des scènes ci-contre, relevées l'une (en haut) sur une coiffure rituelle d'or trouvée dans un tumulus de la Grande Bliznitsa, à l'est de la Mer noire, et l'autre (en bas) sur un relief de sarcophage au sud de l'Italie. Ces deux œuvres datent du 4^e siècle avant notre ère.

Photos © Éditions La Pensée, Moscou

les tourbillons de neige. Dans les légendes scythes, c'était le Vent du Nord qui soufflait des Monts Rhipées et emportait le voyageur.

Hérodote, lui aussi, rapporte plusieurs fois qu'on ne peut atteindre les régions situées au-delà de la Scythie, à cause de la neige et du froid. Il pense aussi que personne n'y vit. On sait pourtant que bien avant l'Antiquité déjà, le Nord de l'Europe était habité jusqu'à l'Océan Glacial.

Dans les légendes indiennes et iraniennes, ce thème est directement rattaché à l'un des principaux cycles épiques qui se termine par un épisode dans lequel un roi victorieux (Yudhichthira dans le *Mahābhārata*, Khosrō dans l'épopée iranienne) quitte son royaume et arrive vivant aux fabuleuses montagnes du Nord.

Mais d'après la légende iranienne, les membres de son escorte périssent dans cette neige, qui, selon Hérodote encore, rend impraticable la voie qui, du royaume scythe, s'enfonce dans le Nord.

Certains héros, certains justes ne pouvaient accéder au pays bienheureux qu'après leur mort. A vrai dire, quelques sages, prêtres ou anachorètes avaient seuls un moyen d'y

voyager. Ces voyages miraculeux se retrouvent également dans le *Mahābhārata*, les légendes indiennes et iraniennes, la tradition zoroastrienne et les légendes scythes, enfin.

Dans l'Antiquité, on racontait l'histoire du scythe Abaris qui « arriva » du pays des Hyperboréens; « il franchit les fleuves, les mers et les lieux impénétrables comme s'il avait voyagé dans les airs », dissipant les miasmes, guérissant les maladies, prédisant les tremblements de terre, apaisant les vents et calmant les flots.

Les Pythagoriciens n'ignoraient pas les aventures d'Abaris; leur conception de la transmigration des âmes les reflètent. Hérodote aussi connaissait les « voyages » d'Abaris qui, précisait-il, « ne prenait aucune nourriture ».

Mais c'est Aristée qui fascine Hérodote, Aristée dont le corps seul se trouvait en un lieu alors qu'Aristée lui-même était ailleurs; Aristée encore, qui se métamorphosa en corbeau, pour suivre Apollon.

Cette légende s'appuyait sur des récits traditionnels remontant aux premières rencontres entre les Grecs et les Scythes et dont l'analogie avec certaines idées et pratiques reli-

gieuses scythes et le culte d'Apollon chez les Grecs favorisa la connaissance.

Les voyages au pays du « peuple bienheureux », sur les rives de l'Océan septentrional sont décrits dans *Les Arimaspees*, attribuées à tort ou à raison à Aristée, ce Grec des 7^e-6^e siècles avant notre ère. Il y est question du voyage qu'il fit réellement en Scythie, des tribus qui y vivaient et de leurs coutumes. L'auteur de ce poème connaissait les mythes du monde scythe.

Quant au « vol » d'Aristée à travers « le pays bienheureux », il apporte peut-être l'écho des « voyages » de l'âme qui ont certainement pour origine des rites de type chamanique.

« Pendant ses incantations, écrit l'ethnologue soviétique Sergueï Tokarev, le chaman (ou devin) est souvent dans un état second, si bien que les spectateurs en viennent alors à penser que son « âme » s'envole. Au cours de son délire et ses hallucinations, le chaman voit de lointains pays, et raconte à haute voix ses pérégrinations. » L'oiseau avait un rôle particulier dans ces rituels; c'est sous forme d'oiseau (le plus souvent de corbeau) que le chaman ou son « âme » partait pour de longs voyages et

▶ « survolait » des pays réels ou mythiques.

De multiples correspondances linguistiques nous informent des relations qu'entretenaient les ancêtres des anciennes tribus indiennes, iraniennes et scythes, et ceux des Finno-ougriens. Elles concernent en particulier la terminologie relative aux moyens utilisés par les chamans et les prêtres pour entrer en extase.

Plusieurs plantes étaient utilisées à cet effet, dont le chanvre. Les Scythes aussi connaissaient les propriétés du chanvre. Selon Hésychios de Milet, philosophe grec d'Alexandrie (6^e siècle avant notre ère), le chanvre est un « encens scythe » si fort que quiconque le respire, transpire en abondance. Les Thraces, voisins occidentaux des Scythes préparaient un breuvage rituel à base de chanvre.

Hérodote écrit à ce propos : les Scythes « dressent trois perches inclinées l'une vers l'autre, étendent dessus des couvertures de laine foulée qu'ils font se joindre le plus hermétiquement possible; puis dans un vase placé au milieu des perches et des couvertures, ils jettent des pierres rougies au feu. »

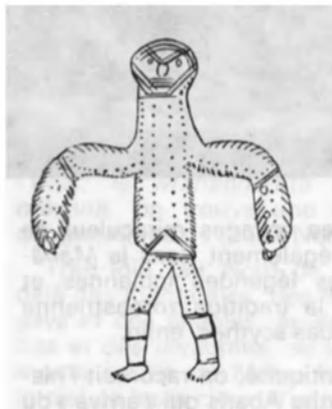
« Il pousse chez eux du chanvre, qui ressemble tout à fait au lin sauf pour la grosseur et la hauteur; ce chanvre pousse de lui-même ou est semé... De ce chanvre les Scythes prennent la graine, ils s'introduisent sous les couvertures et jettent cette graine sur les pierres rougies au feu; à mesure qu'on l'y jette, elle dégage une fumée odorante et produit une telle vapeur, qu'aucune étuve de Grèce ne saurait avoir plus de force; charmés d'être ainsi étuvés, les Scythes poussent alors des hurlements... »

C'est vraisemblablement là une description d'un rituel de type chamanique. Les « hurlements » signifient l'extase de l'officiant sous l'effet de la fumée enivrante du chènevis. Ce qu'en dit Hérodote, et le caractère rituel de la coutume qu'il décrit se trouvent confirmés par les fouilles entreprises dans l'Altaï par le savant soviétique Serguei Roudenko (voir pages 34-35).

Dans les kourganes scythes de l'Altaï, du 5^e-4^e siècle avant notre ère, on a trouvé, conservées dans une couche de glace de petites huttes faites de perches liées à leurs sommets. Pour deux d'entre elles la couverture était l'une de feutre, l'autre de cuir.

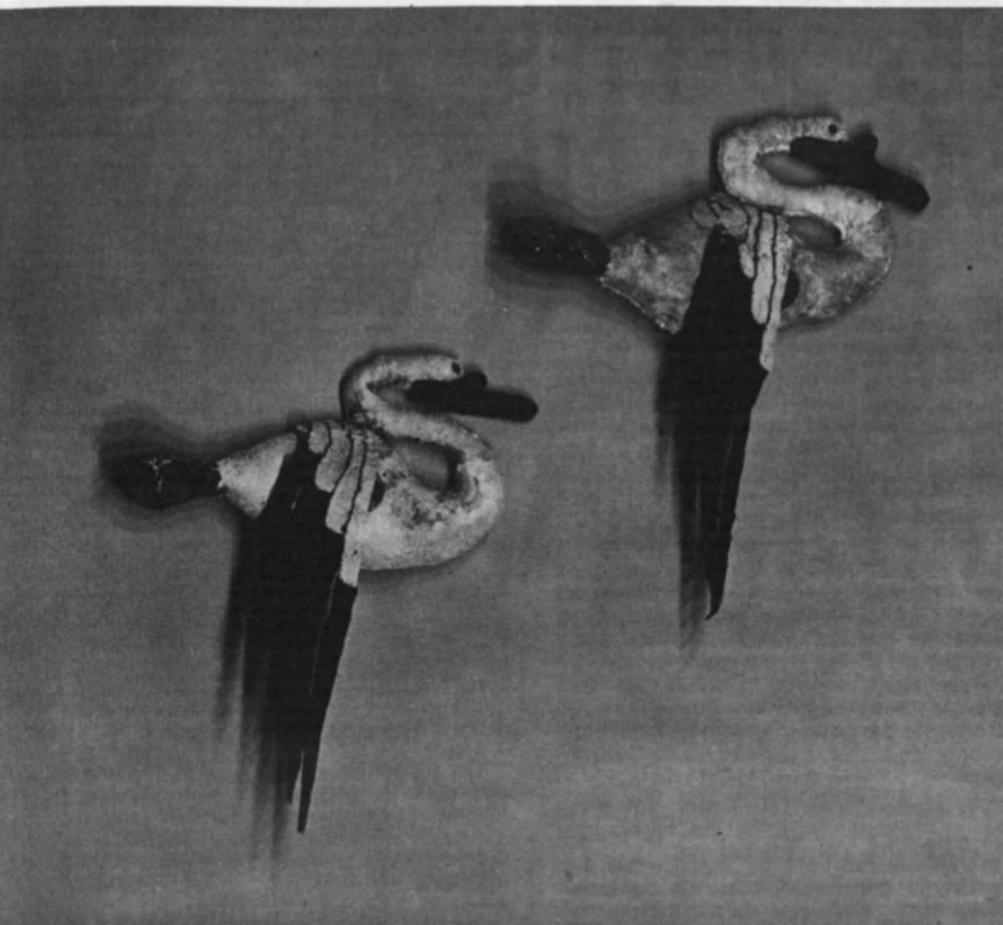
Dans un des kourganes on a trouvé, à l'intérieur d'une construction de ce type des cassolettes de cuivre; elles contenaient toujours les pierres qui avaient été chauffées et des graines de chanvre partiellement carbonisées. A la perche d'une de ces huttes demeurait une sacoche de cuir remplie de graines de chanvre.

De nos jours les rituels chamaniques décrits par les ethnographes qui les ont observés sous les yourtes



Le chaman sur les ailes de l'extase

La mythologie scythe plaçait dans les régions polaires un pays fabuleux où le jour et la nuit duraient six mois, pays de l'éternelle félicité où n'atteignaient que les héros et les sages. Cette croyance, rapportée par nombre d'auteurs grecs et romains de l'Antiquité, présente de grandes similitudes avec d'anciennes mythologies ou épopées de l'Inde et de la Perse, par exemple, qui situent les régions paradisiaques au nord, sur de très hautes montagnes. Comment prêtres, sages, héros pouvaient-ils espérer atteindre ces contrées réputées inaccessibles? Selon la tradition chamanique répandue à travers les steppes de l'Asie, ces voyages pouvaient s'accomplir par l'extase, état dont les chamans avaient le secret. Devin et guérisseur, le chaman pouvait se transformer en oiseau (à gauche, un dessin montre un chaman sibérien dans un costume



Photos L. Tarassova © Ed. d'art Aurora, Leningrad

nomades sont analogues à ceux que décrit Hérodote. D'après certains documents d'autres plantes que le chanvre provoquaient l'extase.

Mais les textes religieux indiens et iraniens attestent une seule légende commune selon laquelle c'est l'oiseau sacré Garouda (appelé Ch'ena dans le *Rig Veda*) qui cueillit sur la grande montagne la plante servant à la préparation du *soma*, le breuvage rituel.

Dans la tradition iranienne Garouda se nomme Sayena et plus tard Simorgh. C'est une créature ailée, mi-oiseau fantastique, mi-carnassier à tête de chien. Des légendes semblables à celles que l'on racontait sur Garouda en Inde et sur Simorgh en Iran existaient en Scythie.

On retrouve cet immense oiseau parmi les créatures mythologiques des tribus forestières du nord-est de l'Europe, de l'Oural, et de la Transouralie. Sur nombre de plaques de métal retrouvées dans ces régions apparaissent des oiseaux ou des êtres ailés portant sur leur dos un homme debout ou un visage d'homme. Les fouilles prouvent que de tels motifs sont assez fréquents déjà à l'époque scythe.

Les caractéristiques particulières de la mythologie et de l'épopée scythes antiques sont confirmés par les similitudes qu'offrent et l'épopée indo-iranienne et les mythologies des Finno-ougriens, voisins septentrionaux des Scythes.

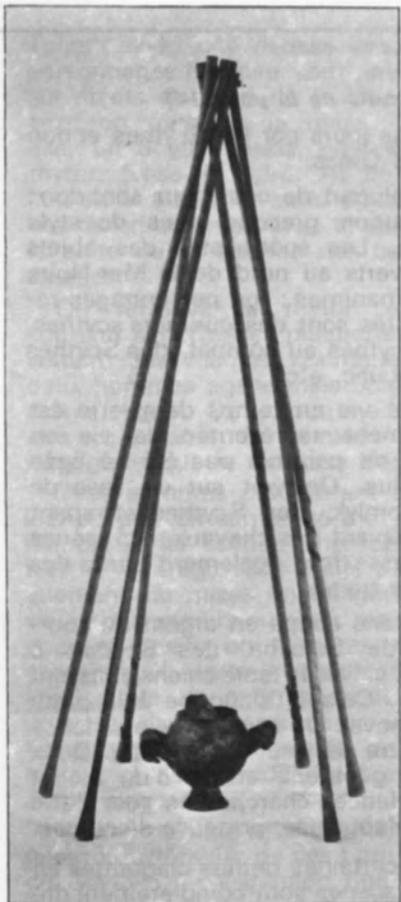
Légendes et connaissances exactes s'y côtoient. Ce qui ne saurait surprendre, toutes les mythologies mêlant rudiments de réflexion scientifique et données imaginaires.

Ainsi à cause de leurs contacts avec les Scythes, les Grecs élargirent leur horizon géographique. Par ailleurs, ce qu'ils apprirent de la mythologie et de la cosmologie des Scythes, leur donna accès — sous une forme semi-légitime il est vrai — à une connaissance des régions forestières de l'Océan glacial et des « phénomènes polaires ».

C'est donc à partir du « fonds scythe » que les zones arctiques s'intégrèrent pour la première fois au savoir européen. Certes au cours de l'Antiquité divers apports vinrent préciser les notions géographiques. Il n'en reste pas moins que des siècles durant, Grecs et Latins se sont reportés, à propos des régions septentrionales du monde connu, à une tradition scythe remontant au 7^e siècle avant notre ère.

**Grigori M. Bongard-Lévine
et Edvin A. Grantovski.**

aux manches figurant les ailes). Et son âme de s'envoler. Une des voies de l'extase consistait pour le chaman à aspirer de la fumée de cannabis. On a retrouvé à Pazyryk des éléments d'une tente à inhalation (à gauche) : une sorte de brûle-parfum où l'on jetait des graines de cannabis, et les pieux destinés à supporter la tente. En Inde, c'est sur des oiseaux célestes tels que Garouda (ci-dessus à gauche miniature indienne du 19^e siècle) que se faisait le voyage vers les contrées mythiques. Au nord de l'Europe et dans l'Oural, l'oiseau fabuleux des mythologies est représenté dans des gravures sur métal (dessins page de gauche) avec des empreintes de visages humains sur le corps. Ci-dessus, des cygnes de feutre d'il y a 2 400 ans, trouvés dans une tombe de Pazyryk; ils ornaient un charriot, peut-être d'origine chinoise.



LES OSSÈTES SCYTHES DU 20^E SIÈCLE

par Vassili I. Abaev

LE peuple scythe n'a pas disparu de la surface de la terre sans laisser de traces.

Si l'on se penche sur une carte ethnographique du Caucase, mosaïque de plus de quarante peuples, on remarque au centre de cette région une petite population appelée aujourd'hui « Ossètes », peuple qui compte environ 400 000 personnes.

Il est depuis longtemps établi qu'ils ne sont pas de même origine que leurs voisins caucasiens. Arrivés au Caucase par le nord, ils venaient des steppes russes méridionales.

Jadis, on les appelait les Alains, et, selon l'historien juif Flavius Josèphe (1^{er} siècle de notre ère), il s'agissait d'une tribu scythe vivant dans la région du Don et de la Mer d'Azov.

A l'époque des grandes invasions (4^e-5^e siècles avant notre ère), une partie des Alains traversa toute l'Europe

jusqu'en France et en Espagne. Les pré-noms « Alain » et « Alan » en anglais, datent de cette époque.

Restés en Europe orientale, les autres Alains poussèrent jusqu'aux contreforts du Caucase où ils fondèrent un État féodal, important pour l'époque. Au 1^{er} siècle, ils se convertirent au christianisme; au Moyen Âge, ils entretenaient des relations suivies avec Byzance, la Géorgie et la Russie.

L'invasion mongole et les campagnes de Timur-Lang furent catastrophiques pour les Alains. Une partie mourut au cours de guerres incessantes, une autre émigra en Hongrie où, sous le nom de *Jasse*, elle conserva pendant plusieurs siècles son originalité ethnique. Une troisième partie se joignit aux expéditions mongoles et fut dispersée en terre étrangère.

D'autres, enfin, restèrent sur place et se réfugièrent dans les montagnes escarpées du Caucase central.

On ne peut s'empêcher de comparer l'immense territoire qu'occupèrent les tribus scytho-sarmates au premier millénaire avant notre ère, de l'Altaï à l'est jusqu'au Danube à l'ouest, aux étroits défilés où les Ossètes se trouvaient confinés au 18^e siècle. Bonne matière à réflexion sur les revers de fortune...

Ainsi à Pitsounda, en Géorgie, une petite pinède est le seul vestige d'une espèce végétale qui, jadis, recouvrait

d'immenses espaces. Il en va de même pour les Scythes, dont il ne reste plus qu'un petit groupe d'Ossètes perdus dans les montagnes du Caucase.

De leur passé, ils ont conservé deux trésors inestimables : leur langue et leur épopée. Les Scythes n'ont donc laissé aucun témoignage écrit. Mais on a retrouvé au nord de la Mer Noire dans des inscriptions épigraphiques grecques datant de l'époque scythe, des centaines de noms scythes et sarmates.

Des savants de plusieurs pays, et des plus compétents, dont le grand philologue russe Vsevolod Miller, ont démontré de façon convaincante l'utilité de la langue ossète pour déchiffrer ces noms que l'on peut, en fait, considérer comme des exemples de l'ossète ancien.

On reconnaît, en effet, dans ces noms des mots ossètes usuels comme : *farn* : félicité; *khsar* : valeur guerrière; *andon* : fer; *aldar* ou *ardar* : maître; *liman* : ami; *fourt* : fils; *fida* : père; *sag* : cerf; *sar* : tête; etc.

La langue ossète moderne livre également une des clés pour comprendre la toponymie de la région au nord de la Mer Noire et de la Mer d'Azov. Le nom du Don en est un exemple typique, car *don* en ossète, et seulement en ossète, veut dire « fleuve ». On retrouve ce mot dans « Dniepr » et « Dniestr ».

D'importants éléments scythes se retrouvent aussi dans le folklore ossète.

VASSILI IVANOVITCH ABAEV, orientaliste soviétique de renom, est un spécialiste de la civilisation persane, de la langue et des coutumes des Ossètes. Conseiller scientifique de l'Institut de linguistique à l'Académie des sciences de l'URSS, il est l'auteur, notamment, d'une étude sur la géographie linguistique scytho-européenne.

UN GRAND REPORTER CHEZ LES SCYTHES (suite de la page 14)

dont un peigne en or sommé de trois guerriers s'affrontant.

La perfection esthétique de ces objets correspond en tous points à la grande qualité de leur exécution technique. Ainsi pour le peigne en or, par exemple : tous les personnages, tous les moindres détails ont été ciselés isolément puis soudés et polis. Mèches de cheveux, poils de barbe, ornementation des vêtements sont ainsi gravés avec une finesse extrême.

Tout aussi remarquable, la virtuosité déployée pour l'amphore de Tchertomlyk et sa frise. Chaque personnage, hommes et chevaux, a été fondu séparément et intégré dans la composition qui, elle, a été soudée au vase.

L'étude de tels objets a permis aux chercheurs de mettre en lumière tel ou tel aspect de la société scythe. Il nous est ainsi possible de nous représenter l'armement des Scythes, les détails de leurs vêtements, les ornements.

Ces œuvres antiques de joaillerie du nord de la Mer Noire présentant des scènes à thème scythe sont diffu-

rentes des œuvres antérieures. Nous connaissions les détails sans voir l'ensemble. Or, ces scènes ciselées et en relief nous font découvrir cet ensemble; elles nous permettent aussi de voir les objets trouvés au cours d'autres fouilles et d'en comprendre l'utilisation.

Un rapport évident existe entre l'origine de tous ces objets et la culture antique, car ils furent réalisés dans le style grec classique et selon ses traditions. On reconnaît l'art grec à l'éloquence imagée des procédés, aux solutions apportées à des problèmes de composition et à ses conventions caractéristiques. Détails secondaires et motifs ornementaux sont tout aussi grecs dans leur essence (palmettes, feuilles d'acanthé, tresses).

Mais la forme et la destination d'une série d'objets de ce groupe ne ressortissent pas à la culture grecque. Les vases à panse sphérique de Koul-Oba sont caractéristiques de la culture et de nombreuses poteries scythes. Ils servaient certainement lors de cérémonies à caractère sacré. Torques et plaquettes cousues sur les vêtements étaient portés dans la vie de

tous les jours par les Scythes et non par les Grecs.

La plupart de ces objets sont donc d'exécution grecque mais de style scythe. Les spécialistes des objets découverts au nord de la Mer Noire sont unanimes : les personnages représentés sont des guerriers scythes, des Scythes au combat, des Scythes au bivouac, etc.

Si la vie en temps de guerre est amplement représentée, la vie en temps de paix n'a pas été négligée non plus. On voit sur un vase de Tchertomlyk, des Scythes attrapant et entravant des chevaux. Les scènes de chasse font également partie des thèmes traités.

Sur une coupe en argent du kourgane de Solokha, des Scythes à cheval, suivis de leurs chiens chassent le lion. Celui-ci s'agrippe à la patte d'un cheval. Un cavalier lève sa lance et l'autre le vise de son arc. Deux autres guerriers, armés d'un arc et d'une lance, cherchent à tuer cette lionne fabuleuse, porteuse de cornes.

Sur certaines petites plaquettes en or, les scènes sont complètement différentes. Sur celles de Koul-Oba et de



Photo © APN, Moscou

LA MONTAGNE SE SOUVIENT DE LA STEPPE

Les légendes et le folklore d'un petit peuple montagnard du Caucase, les Ossètes, sont, aujourd'hui encore, riches de réminiscences des steppes de l'ancienne Scythie. Ici, Dris Tautiev, barde vénéré de l'Ossétie du Nord (URSS), un des 400 000 descendants des Scythes, accompagne son chant aux sons de la « kiatmancha ».

Tchertomlyk, une déesse assise (les personnages féminins sont rares dans les objets du nord de la Mer Noire) tient un miroir à la main. Devant elle, un Scythe, assis, boit dans un rhyton (vase à boire, en forme de corne). Il s'agit là, sans doute, d'un rite de communion avec la déesse, à la suite de la libation des boissons sacrées.

On retrouve le rhyton et son contenu sur d'autres plaquettes, provenant des mêmes kourganes. Là, deux hommes agenouillés boivent au même rhyton. On a coutume d'y voir une cérémonie du serment par le sang telle que la rapporte Hérodote.

Nous sommes assurément encore loin de pouvoir comprendre et identifier toutes les scènes ainsi représentées. Il ne s'agit sans doute pas uniquement de mises en images de la vie et des mœurs scythes, mais elles peuvent revêtir un autre sens, plus complexe, à savoir la représentation idéologique de cette société. On a proposé de les considérer comme l'illustration d'événements mythologiques et de légendes épiques (voir article page 15).

Si l'on examine attentivement l'apparence extérieure de ces « portraits » de Scythes on s'aperçoit que, si les

Comme d'autres peuples du Caucase, les Ossètes possèdent une grande épopée dont les héros reçoivent généralement le nom de « nartes », d'où l'expression « épopée narte ».

Vsevolod Miller et le savant français Georges Dumézil ont montré grâce à une scrupuleuse analyse comparative, que beaucoup de sujets nartes ont leurs équivalents dans la vie et dans les coutumes des Scythes, telles qu'elles ont été décrites par Hérodote et d'autres auteurs de l'Antiquité.

Tous mentionnent, en effet, la coupe enchantée où seuls pouvaient boire les héros les plus valeureux; l'adoration du sabre; les rituels funéraires, etc.

Une caractéristique de l'épopée narte est particulièrement frappante: le personnage central en est une femme, Satana.

Satana est l'âme de la société narte, la mère du peuple, éducatrice et mentor des héros principaux, Soslan et Batradz, sage conseillère, puissante enchantresse. Tous les fils de l'intrigue émanent d'elle. Rien ne se passe sans sa participation ou son conseil. On peut imaginer les Nartes sans l'un de leurs héros, mais pas sans Satana.

Un tel personnage ne pouvait évidemment voir le jour que dans une société où la femme occupait une place prépondérante. C'était le cas des Sarmates et des Massagètes, comme en témoignent tous les auteurs de l'Antiquité: « les Sarmates sont gouvernés par des femmes » écrivait l'un de ces auteurs.

Satana ressemble aux reines scythes, sacés et massagètes, comme aux guerrières Zarina, Amaga, Tomyris, dont la tradition antique a conservé les noms. Or, Satana est fille de la steppe et non du Caucase.

traits sont réguliers les visages restent rudes. De longs cheveux raides leur tombent sur les épaules, ils portent, pour la plupart, barbe et moustache. Vêtus de caftans croisés, leurs vêtements sont décorés d'arabesques brodées et bordés, semble-t-il, de fourrure. Ils chaussent des bottes courtes et souples serrées autour des chevilles à l'aide de petites courroies et portent des toques à pointes, semblables à des capuchons.

Ils ont souvent des armes à la main: glaives courts, arcs et flèches dans un carquois accroché à la ceinture, lances, haches, boucliers. Casques de métal et cuirasses complètent parfois l'armement.

Les artistes grecs connaissaient fort bien les Scythes. On le voit dans ces ciselures où l'orfèvre a su rendre le moindre détail des personnages et des scènes.

Toutes ces œuvres furent créées à la même époque, au 4^e siècle avant notre ère, époque, précisément, du plus grand épanouissement du royaume scythe. Il s'étendait, dans les steppes, au nord de la Mer Noire et de la Mer d'Azov.

C'était aussi l'époque où ces rois étaient les plus riches et les plus puissants, et où l'on élevait dans la

Les événements de l'épopée narte se déroulent dans un milieu naturel qui ne ressemble en rien aux montagnes et défilés d'Ossétie: le lieu de l'aventure et de l'exploit des héros c'est la steppe, ou de vastes étendues marines.

Le vent de la steppe passe dans les légendes; on y entend le souffle des immenses plaines de l'ancienne Scythie, le bruit des sabots et le hennissement des chevaux; des troupeaux de cerfs les traversent, poursuivis par d'inlassables chasseurs.

Étroitement liés à l'eau, les Nartes descendaient de la fille du seigneur du royaume aquatique, Don Bettyr. L'eau rappelle le milieu physique de la Scythie.

L'animal favori des Nartes, comme des Scythes, était le cerf. Ils l'appellent souvent *astassion*, « celui aux 18 cors ». Les célèbres cerfs scythes en or ont un andouiller à 18 ramures...

La migration d'une partie des Alains vers l'Europe de l'Ouest au 4^e siècle les avait conduit en France.

Ainsi que le montrent les recherches récentes, le cycle du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde contient des thèmes nartes. En particulier, la narration de la mort de Batradz coïncide jusque dans ses moindres détails avec les récits de la mort du roi Arthur. Les deux héros, avant de mourir, tentent de lancer leur sabre dans la mer ou le lac. Lorsque leur souhait se réalise enfin, la mer se déchaine et se colore de sang.

Nul document historique, nul manuscrit n'aurait transmis à travers les millénaires ce que nous offrent la langue et le folklore de ce petit peuple caucasien: les sons et les images du monde incomparable et original des Scythes anciens.

Vassili I. Abaev

région des rapides du Dniepr, de majestueux kourganes, tombeaux des souverains scythes. C'est là que furent découverts nombre d'objets dûs aux joailliers grecs qui travaillaient pour contenter la noblesse scythe en créant des objets à leur goût, « à la scythe ».

Une autre série de plaques reproduisait sans doute les effigies de divinités scythes, celles-là même dont parle Hérodote. Ainsi sur un frontal en or, pièce de harnachement d'un cheval, on pense que figure la déesse Api, mi-femme et mi-serpent. Ainsi de Targitaos, représenté luttant contre un monstre sur un ornement de bronze, provenant du kourgane de Bliznitsa Slopovskaïa.

Les découvertes se poursuivent de nos jours. Tout récemment, lors de fouilles menées dans les kourganes des steppes de l'Ukraine, des archéologues ont mis au jour des bijoux du même type que ceux de Koul-Oba, de Tchertomlyk et de Solokha.

Il s'agit là des découvertes les plus récentes. Mais combien d'objets sont-ils encore enfouis sous terre, qui viendront plus tard nous permettre de lire de nouveaux épisodes de la vie des Scythes?

Iaroslav V. Domanski

LECTURES

■ Culture artistique et enseignement supérieur

Les intérêts artistiques de loisir chez les étudiants
par Robert Francès,
Pierre Roubertoux et
Michel Denis
École des Hautes Études
en Sciences sociales et
Éd. Mouton et Co.
Paris — La Haye 1976
Prix : 58 F

■ Le diagnostic en psychiatrie infantile

Pièges, paradoxes et réalités
par Michel Lemay
Éd. de Fleurus
Paris 1976. Prix : 38 F.

■ Les Andes

Les grandes étendues sauvages
par Tony Morrison et
la rédaction des éditions
Time - Life.
Éd. Time - Life International
Amsterdam 1975. Prix : 65 F.

■ Eux, les hommes

par Catherine Valabrègue
L'auteur fait le point sur
les réactions des hommes
face au désir de
libération des femmes
Éd. Stock. Paris 1976.
Prix : 25 F.

*

Pour tous les livres ci-dessus
s'adresser à son libraire habituel. Ne
pas passer commande à l'Unesco.

PUBLICATIONS UNESCO

■ La participation de la jeunesse au processus de développement : une étude de cas au Panama

par Luis A. Gomez de Souza
et Lucia Ribeiro
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 108 pages
Prix : 12 F

■ Les aspirations des jeunes travailleurs migrants en Europe occidentale

par Robert de Montvalon
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 37 pages
Prix : 6 F

■ La politique culturelle du Ghana

Étude préparée par la Division
culturelle du Ministère de
l'éducation et de la culture du Ghana
Les Presses de l'Unesco. 53 pages
Prix : 6 F

■ Lois et traités sur le droit d'auteur Supplément 1973

Recueil établi par l'Unesco
et l'Organisation mondiale de
la propriété intellectuelle
Les Presses de l'Unesco et
Librairie générale de droit et
de jurisprudence. Paris 1975
1012 pages. Prix : 185 F

LATITUDES ET LONGITUDES

L'Unesco et le chômage

L'Unesco prépare une étude mondiale sur les problèmes posés par le chômage des jeunes, y compris les jeunes sans formation professionnelle ou ceux qui n'ont eu qu'une scolarité brève. Concernant surtout le groupe d'âge allant de 14 à 25 ans, l'étude est faite en collaboration avec le Bureau international du Travail. L'Unesco publiera un condensé des conclusions, ainsi que des informations sur les programmes existant et visant à résoudre de tels problèmes.

Planification de l'éducation

L'Institut international de planification de l'éducation (IIPE), centre international de formation et de recherches en matière de planification de l'éducation, propose une liste complète des ouvrages qu'il a publiés depuis sa fondation à Paris en 1963, par l'Unesco. Ce catalogue recense plus de 400 titres de l'IIPE, publiés par les Presses de l'Unesco : rapports de recherches, études de cas, documents de séminaires, articles, ouvrages de référence, etc. Pour tous renseignements s'adresser à : Publications IIPE, 7-9 rue Eugène-Delacroix, 75016 Paris.

Scolarisation en langue maternelle

Perspectives, la revue trimestrielle Unesco de l'éducation, aborde le problème de la scolarisation en langue maternelle en milieu multilingue, dans un « dossier spécial », composé de huit articles et publié dans son troisième numéro pour 1976. Présentés par des spécialistes de l'Inde, de l'URSS, de la France, du Nigeria, de Sri Lanka, du Pérou, de Yougoslavie et du Canada, les pièces de ce dossier traitent, entre autres, de « Planification dans les domaines de la langue, de l'éducation et du développement », du « Problème du choix des langues en Afrique », de « Sri Lanka : l'enseignement des sciences dans les langues nationales », et de « L'expérience soviétique en matière de langues ». (Prix du numéro : 9,50 F et prix de l'abonnement annuel : 32 F).

Photo Unesco.



Une médaille pour Carthage

Dans le cadre de son programme pour la sauvegarde de Carthage, l'Unesco vient de faire frapper une nouvelle médaille qui permettra à tous ceux qui le désirent de participer à cette campagne internationale. L'avers de la médaille représente « La Dame de Carthage » qui orne une mosaïque romaine et le revers le « Cavalier de Douimes », d'une monnaie punique. Cette médaille est la dernière que l'Unesco a éditée pour la sauvegarde des monuments et des sites en péril : Venise, Moenjodaro et Philae. La mé-

daille sur Carthage existe en or (455 F) en argent (135 F) et en bronze (60 F). Prière de s'adresser au Service philatélique de l'Unesco, Place de Fontenoy, 75700 Paris.



Photo Unesco

Mort d'Alexandre Calder

Le sculpteur américain Alexander Calder, l'une des plus grandes figures de l'art du 20^e siècle, est mort à New York, le 11 novembre 1976, à l'âge de 78 ans. Il était mondialement connu pour ses sculptures animées, ou mobiles, dont il commença la production en 1932 et pour ses monumentaux "stabiles", ou sculptures fixes, qu'il commença à créer à la fin des années 1950. Ses œuvres se dressent partout dans le monde, au pied d'immeubles, dans des espaces découverts, etc. Son mobile *Spirale*, de près de 10 mètres de haut (voir photo) se dresse devant l'une des entrées au siège de l'Unesco à Paris, depuis 1958.

La grande famille du *Courrier de l'Unesco* dans le monde

Publiée à Moscou, l'édition en langue russe du *Courrier de l'Unesco*, fête son vingtième anniversaire à la fin du mois de décembre 1976. Première édition à être publiée à l'extérieur du siège de l'Unesco (en janvier 1957), l'édition en langue russe fut bientôt suivie par onze autres : allemande (Berne, septembre 1960), arabe (Le Caire, novembre 1960), japonaise (Tokyo, avril 1961), italienne (Rome, janvier 1963), hindie (Nouvelle-Delhi) et tamoule (Madras, toutes deux en juillet 1967), hébraïque (Jérusalem, septembre 1968), persane (Téhéran, mai 1969) néerlandaise (Anvers), portugaise (Rio de Janeiro, toutes deux en octobre 1972) et turque (Istanbul, mai 1973). Deux nouvelles éditions verront le jour au début de l'année 1977, portant ainsi le nombre total des différentes éditions du *Courrier de l'Unesco* à dix-sept. La possibilité du lancement d'une 18^e édition en langue swahili, au Kenya ou en Tanzanie, est actuellement à l'étude.

Index du Courrier de l'Unesco 1976

Janvier

VOYAGE À TRAVERS LE CERVEAU. Nos deux cerveaux (V. L. Deglin). Le cerveau affamé (E. A. Shnéour). Les quatre premiers mois de la vie prénatale. Machines à explorer le cerveau (J. M. R. Delgado). Trésors d'art : Sceau assyrien (Irak).

Février

L'IDENTITÉ CULTURELLE. Les révoltés du Pacifique (A. Wendt). En Afrique, cet art où la main écoute (A. Hampâté Bâ). Pour que les arts africains ne deviennent pas de pâles copies des arts occidentaux (M. Wahba). Les enfants de la baleine (I. Rytkehou). Trois en un en Amérique latine (A. Uslar-Pietri). Trésors d'art : L'âme du mort (Ghana).

Mars

L'UNESCO A TRENTE ANS. Les premières années (J. Huxley). Julian Huxley (P. E. de B. Carneiro). Une philosophie pour l'Unesco (J. Huxley). Jeu : 50 questions sur l'Unesco. L'Unesco et les problèmes du monde d'aujourd'hui (A.-M. M'Bow). Notre seul pays : cette planète en danger. Trésors d'art : Le voile de sable de Nefertari (Égypte).

Avril

LE RIRE. Sautes d'humour (G. Mikes). Gabrovo, capitale de l'humour (B. Guérassimov). Une revue scientifique née d'un canular sur le ver plat (J. McConnell). Nasreddin Hodja (I. Sop). Le monde ne mourra pas... (I. Boriev). Humour au poing (I. Tubau). Satire sur l'habitat. La Chine et l'humour (K. M. Schipper). Trésors d'art : l'homme à la peau d'argile (Équateur).

Mai

QUAND LA TERRÉ TREMBLE (E. M. Fournier d'Albe). Les séismes les plus meurtriers. Tragédie au Guatemala. La Chine a prévu un séisme (D. Behrman). Le premier séismographe. Birmanie, temples mutilés à Pagan (P. Pichard). Le prochain séisme de San Francisco (K. V. Steinbrugge). Séismes provoqués par l'homme. Les leçons du passé (N. N. Ambraseys). Séismogrammes. Tsunamis (R. Fenton). Réseau international d'alerte. L'Atlantide et le tsunami. Trésors d'art : La belle de Pristina (Yougoslavie).

Juin

UN TOIT SUR LA TÊTE (G. Fradier). Un tiers du monde dans les bidonvilles (S. Chamecki). Les squatters-bâtisseurs (J. Turner). L'architecte, ce

bouc émissaire (F. Novikov). Les pauvres à la rue (J. Bain D'Souza). Urbanisme à la carte (Y. Friedman). Papy-Mamy, ou les regrets de deux déracinés. Le palais d'un sage. Hong Kong, urbanisme et surpopulation (D. Behrman). Trésors d'art : la divinité aux champs (URSS).

Juillet

BICENTENAIRE DES ÉTATS-UNIS. L'expérience américaine (H. S. Commager). L'Amérique vue par les Américains (R. W. Winks). Prix Nobel de littérature. Thomas Jefferson et Benjamin Franklin. A propos de la Déclaration d'indépendance. Th. Paine et le *Sens Commun* (B. Bailyn). Thomas Paine (J. Janssens). Naissance de la statue de la Liberté. Mosaïque d'éthnies et de cultures (Y. L. Wong et H. C. Shore). Les donations privées et l'art. L'État mecène (N. Hanks). Les États-Unis, une révolution qui continue (W. W. Davenport). Trésors d'art : L'adolescent à la rose (États-Unis).

Août-Septembre

SI L'UNESCO M'ÉTAIT CONTÉE. Trente ans d'activités et de travaux de l'Unesco. Bandes dessinées (en couleurs) par J.-M. Clément et S. Asfia.

Octobre

VERS UN NOUVEL ORDRE ÉCONOMIQUE MONDIAL (T. Bratteli et S. Amin). Arsenic et vieille vaisselle (I. Selimkhanov). Brancusi (B. Brezianu). René Maheu (P. E. de B. Carneiro). La civilisation de l'universel (R. Maheu). Un centre culturel international (Ph. Ouannès). Trésors d'art : La fille aux yeux clos (Éthiopie).

Novembre

EXPLORATION DES PAYSAGES SONORES (R. M. Schafer). Rock, pop, et décibels (I. Bontinck et D. Mark). A la recherche des sons perdus (D. Lowenthal). Les insectes. Quand naquit la parole (A. Léontiev). Sculptures sonores. Psychanalyse du son (P. Ostwald). Trésors d'art : La sirène (Hongrie).

Décembre

LES SCYTHES (B. B. Piotrovski). Cavaliers des steppes (I. V. Domanski). L'art et les mythes scythes (D. S. Raievski). Découvertes archéologiques en Ukraine (I. Artemenko, V. Bidzilia, B. Mosolevski, V. Otrochtchenko). Splendeurs de l'art scythe (pages couleurs). Dans les sépultures gelées de Pazyryk (M. P. Zavitoukhina). Cavaleries d'outre-tombe (M. Griaznov). Un carrefour des mythologies (G. M. Bongard-Lévin et E. A. Grantovski). Les Ossètes, héritiers des anciens Scythes (V. I. Abaev). Trésors d'art : Saint Christophe (Grèce).

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasherj, Tirana — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Édition allemande seulement : Colmanstrasse, 22, 5300 Bonn Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, Postfach B00830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications : Verlag Dokumentation, Posenbacher Strasse 2, 8000 München 71 (Prinz Ludwigshöhe). — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach 140, Leipzig Internationale Buchhandlungen, en R D A. — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et Co, Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne — **BELGIQUE.** Ag. pour les pub. de l'Unesco et pour l'édition française du « Courrier » : Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. C.C.P. 708-23. Édition néerlandaise seulement : N.V. Handelmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — **BRESIL.** Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro; G.B. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa KIA 0S9 — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire, B.P. 577, Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Norregade, 1165 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le « Courrier » : DEISA - Distribuidora de Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate, 15, Madrid 20, DEISA - Distribuidora de Publicaciones Ibero-

americanas S.A., calle de Oñate 15, Madrid 20. Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Pour le « Courrier » seulement : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unipub. Box 433, Murray Hill Station, New York, N.Y. 10016. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu SF 00100 Helsinki 10. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenay 75700 Paris C.C.P. 12 598 48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique » Ouagadougou — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U. 22, Budapest V.A.K.V. Könyvtársok Boltja. Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd : Kamani Marg Ballard Estate Bombay 400 038, 17 Chitranjan Avenue, Calcutta 13, 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2, B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-B20 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastri Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001, Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16, Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av Iranchahr Chomali N° 300, B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co 229 Daneshgah Str., Shah Avenue P.O. Box 14/486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymont Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Book-stores : 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv; 9 Shlomzion Hamaika Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence — **JAPON.** Eastern Book Service Inc. C.P.O. Box 1728, Tokyo 100 92. — **LIBAN.** Librairies Antoine, A. Naoufal et Frères; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324-45) — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul'Mich », 1, rue Perronn, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France — **MAURICE.** Nalanda Co., Ltd., 30, Bourbon Street; Port-Louis. — **MEXIQUE.** CILA, Sullivan 31 bis, México 4, D.F. S.A.B.S.A. Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401,

México 12, D.F. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional da Livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, MAPUTO. — **NIGER.** Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey — **NORVEGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteraturteneste Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerier » (Édition néerlandaise seulement) Systemen Koesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, 's-Gravenhage — **POLOGNE.** ORPAN-Import. Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Ars-Polona-Ruch, Krakowskie-Przedmiecie N° 7, 00-901 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** IELXIM, Romlibri, Str Biserica Amzei N° 5-7, P.O. B 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques. Rompresfiatela calea Victoriei nr 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E. 1 — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar — **SUEDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16 Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm - Postgiro 184692. — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, rue Grenus, 1211, Genève 11, C.C.P. 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente), Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Évangélique, B.P. 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé; Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguayu, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YOUgoslavIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade, Drzavna Zaloza Slovenije, Titova C 25, P.O. B. 50, Ljubljana — **RÉP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



Un art fantastique depuis 2 500 ans endormi sous la glace sibérienne

Cinq siècles avant notre ère, un artiste des steppes de l'Altai (région de la Sibérie au sud-ouest du lac Baïkal) a sculpté dans le bois ce motif animalier tout de grâce et de mystère : un griffon — oiseau de proie fabuleux — tient dans son bec une tête de cerf. Sur son cou, deux petits griffons modelés en ronde bosse attaquent une oie. Crête, cornes et oreilles sont ouvrees en cuir. Cet ornement (35 cm de haut) a été découvert en 1947 dans une tombe gelée à Pazyryk, dans les montagnes de l'Altai (voir article page 31).

Photo © Éditions d'Art *Aurora*, Leningrad